

Au fil des années

1876-1986

Familles Couësbourg - Cornulier

Au fil des années

Souvenirs de famille

Textes & Prétextes

Avant propos

Chère grand-mère,

A la fin de l'été 2005, je vous ai écrit pour vous demander si vous acceptiez de me livrer quelques-uns de vos souvenirs. Non pas pour les conserver dans mon coffre à lettres, mais pour les partager avec tous vos enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Vous m'avez répondu oui et pris votre plume. Quelle joie et quelle émotion de découvrir ces récits de famille ! Au-delà des événements relatés, vous nous offrez des clefs pour comprendre le siècle passé et aborder le nouveau.

Je vous remercie du fonds du cœur d'avoir ouvert les pages de votre vie pour nous. Nous avons associé à votre récit les notes de votre sœur Hélène qui fourmillent d'anecdotes sur votre père ainsi que les très dignes et émouvantes correspondances de guerre de ce dernier à Dixmude en 1914.

Stanislas, le 28 février 2006

Quelques souvenirs du siècle passé

Claude de Couësbouc

Ma mère est née à Singapour le 21 août 1876. Elle s'appelait Elisabeth mais on l'appelait toujours Lizzie. Son père, Albert de Guigné, avait démissionné de son poste de Commissaire de la Marine pour s'occuper de plantations de café, de tabac puis de caoutchouc avec ses frères auxquels il était très lié. La concession qu'ils avaient achetée se trouvait à Sumatra, en Indonésie, et sa superficie était de plusieurs milliers d'hectares. Puis il fut envoyé par les Messageries Maritimes à Calcutta mais le mauvais climat ne convenait pas à ma mère. Mon grand-père se fixa alors à Madras en tant qu'agent consulaire.

Ma mère y passa sa jeunesse jusqu'à leur retour en France. Elle regrettait beaucoup d'être fille unique, son père ne s'étant jamais remarié après le décès de ma grand-mère. Elle avait à peine deux ans quand ma grand-mère est décédée de la fièvre typhoïde en attendant son deuxième enfant.

Elle nous a peu parlé de son enfance. Elle nous racontait qu'elle entendait hurler les hyènes le soir autour de sa maison. Elle parlait très bien l'anglais mais avait aussi appris l'allemand. A l'âge de 12 ans, son père l'avait emmené à Rome pour y faire sa première communion avec sa cousine

Hélène de Guigné et en présence de leur grand-mère paternelle qui était rentrée chez les Franciscaines missionnaires après son veuvage. A cette occasion, mon grand-père et mon oncle Paul furent reçus en audience par le pape Léon XIII.



Lizzie de Cornulier

Elle avait environ 15 ans quand mon grand-père a acheté, par correspondance, la villa de la Tour à Annecy-le-Vieux. Ils s'y sont installés l'année suivante. Puis elle s'y est mariée avec celui qui allait devenir mon père, Alfred de Cornulier. Elle avait à peine 18 ans. Elle était jolie, très bonne et généreuse, très indulgente, mais aussi très



Lizzie de Cornulier

scrupuleuse ce qui faisait qu'elle allait souvent se confesser, pour bien peu de choses, à un père Jésuite. Elle avait une santé assez fragile, s'imaginait souvent plus malade qu'elle ne l'était réellement et avait une énorme peur des microbes.

Elle était parfois sévère avec ses enfants et prenait alors sa brosse à cheveux pour les corriger. Elle était très distraite et perdait souvent ses lunettes. Elle promettait à ses petits-enfants quelques sous s'ils les lui retrouvaient. Ceux-ci mettaient un malin plaisir à les lui cacher pour avoir une récompense.

La mort de mon père sur le front à Dixmude en 1914, 5 mois seulement après son départ, l'a bouleversée. Elle attendait son huitième enfant. Par la suite, elle nous a peu parlé de notre père. Pour se rapprocher de notre famille, elle est venue habiter Nantes, 2 rue d'Argentré, dans un quartier très agréable, tout près de la préfecture. Son père qui s'était installé à Paris l'a rejoint pour l'aider à l'éducation des enfants. Nous étions au second étage et grand-père était au rez-de-chaussée. Mais il venait prendre ses repas chez sa fille. Il était amateur d'art et avait une belle collection de meubles et de porcelaines.



Lizzie de Cornulier

Au début de leur mariage, mes parents ont habité Lorient. Puis à cause de la santé fragile de ma mère, mon père a démissionné de la Marine assez rapidement après la fin de l'École Navale. Il est entré à la Compagnie d'Assurances générales sur la Vie en tant qu'inspecteur d'assurances. Ils ont ensuite habité Clermont-Ferrand, Genève, Grenoble et Tours jusqu'à ce que survienne la première guerre.

Mes parents eurent 8 enfants :

1. Paul, né à Lorient le 4 janvier 1897. Engagé dans la marine à 17 ans en 1914, il fait ensuite l'école Navale. Pendant la dernière guerre, il est resté sur son bateau le Béarn pendant 4 ans à la Martinique et en est revenu très fatigué. Il est ensuite allé au Plessis-Brézot où il a été élu maire de Monnières. Il est décédé en 1968. Il avait épousé Soizic de Rengervé en 1921. Je me souviens particulièrement de la naissance de sa première fille, Elisabeth, le 14 janvier 1922. J'étais si fier d'avoir une nièce. Ce même jour, nous recevions un télégramme nous annonçant la mort d'Anne de Guigné. Paul et Soizic eurent 7 enfants auxquels son absence pendant la guerre a bien manqué. Paul avait 16 ans de plus que moi et bien qu'il soit très bon et gentil avec ses petits frères et sœurs, il m'intimidait énormément, surtout dans mon enfance. Étant officier de marine, nous le voyions assez rarement mais je l'aimais bien et j'étais en admiration devant lui. Il le méritait.



Alfred de Cornulier

2. Marie, née le 3 juillet 1899 à Clermont-Ferrand. Elle a épousé le Général François de Castel. Elle est morte à la Baule le 28 décembre 1992. Ils eurent deux fils : Pierre, élève à l'école Centrale et décédé à 21 ans. C'était un charmant garçon et très intelligent ; et Jean que tu connais bien, si accueillant à Castel.

3. Hélène, née à Clermont-Ferrand le 3 janvier 1901 et morte à Poitiers le 21 avril 2005 à l'âge de 104 ans. Entrée au Sacré-Cœur à 21 ans, elle a été envoyée à Amiens, puis Saint-Maur près de Paris et à Nantes où elle s'est beaucoup occupée de diverses œuvres dont une pour les alcooliques. Voici une anecdote, étant allée une année les accompagner à Lourdes à un pèlerinage : elle portait une pancarte et s'est entendue dire par une personne fort étonnée : « Vous aussi ma sœur ! » A laquelle elle a répondu « Cela peut arriver à tout le monde ! » Elle était très aimée de tous ceux qui l'ont connu et a fait l'admiration de ceux qui la soignaient les derniers temps.

4. Antoinette, née à Genève en 1902. Elle a épousé Robert de Vallois. Ils ont eu 8 enfants dont Xavier, officier mort en service commandé en Algérie et Michel décédé à la suite d'une piqûre de vipère à 4 ans. Cela s'est passé pendant la guerre et on n'a pas pu le soigner comme il aurait fallu.

5. Anne, née à Grenoble le 25 mars 1904. Elle avait énormément de volonté à tel point qu'elle avait appris à lire toute seule avant l'âge de 5 ans. Une personne lui avait demandé comment elle avait fait. A quoi elle a répondu : « J'ai voulu. » Elle est entrée au noviciat du Sacré-Cœur à Marmoutiers (Tours) à 21 ans. Elle était très sévère avec ses puînés comme avec ses élèves ensuite. Elle n'hésitait pas à donner un coup de règle sur les doigts pour se faire obéir. Elle a ensuite acquis beaucoup de douceur. Après avoir été à Kientzem (Alsace) et à Lyon, elle fut envoyée à Héliopolis en Egypte où elle est restée 45 ans et y mourut à 83 ans. Elle avait été nommée économe de son couvent et s'occupait beaucoup des pauvres qui l'aimaient beaucoup. Elle avait acquis une bonne dose de sainteté.

6. Pierre, né le 26 mars 1911. Il fut pensionnaire chez les Jésuites à Tours. Le supérieur disait de lui : « C'est un délicieux petit sacripant » Il fut reçu à Saint-Cyr à 19 ans. Garçon très brillant et motivé, il fut reçu au concours malgré un zéro en mathématiques. Au vu des autres notes, les examinateurs n'avaient pas osé le recaler. Dès sa sortie de Saint-Cyr, il se maria à 21 ans à Paule de Charette de La Contrie, que nous surnommions Paulette. Ils étaient tous les deux très pieux. Paulette, très

intelligente et également excellente pianiste eut le premier prix au conservatoire de Nantes. Ils eurent 9 enfants dont Pierre-Noël, un charmant garçon qui s'était engagé à 17 ans au moment de la guerre d'Indochine. Il mourut à Dien-Bien-Phu et fut décoré de la croix de guerre T.O.E.¹ et de la valeur militaire². Pierre-Noël était lui-même très pieux. Son frère François, après avoir été insupportable dans son enfance, est entré chez les Bénédictins en Suisse pour « réparer » disait-il. Il y est toujours.

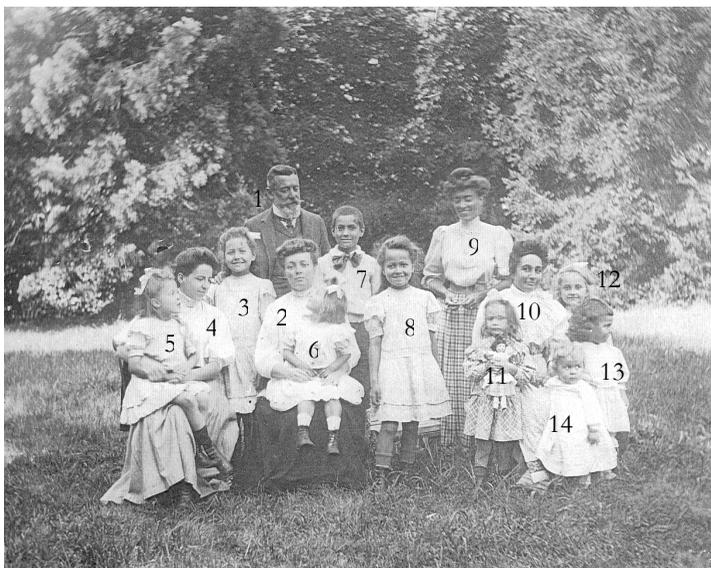
Mon frère Pierre, après avoir passé quelques années au Maroc comme officier, a démissionné et a acheté une orangeraie dans la région de Meknès. Après l'indépendance du Maroc, il a du abandonner son orangeraie et est allé plusieurs années au Canada puis est rentré en France. Il est mort comme un Saint. Il s'est occupé de beaucoup d'œuvres. Sa fille Anne était ma filleule et est morte au Maroc à 9 mois, comme une autre de ses filles, Lizzie. Chantal également, qui était une charmante jeune fille, est morte à Paris à 21 ans dans des conditions épouvantables. Après avoir dit son chapelet avec son frère François, elle est partie un soir porter une lettre à la Poste qui est bien arrivée mais elle, on ne l'a plus jamais revue vivante. On pense qu'elle a du être accidentée puis jetée dans la Seine où son corps a été retrouvé quelques jours plus tard. D'après les experts, elle était morte avant d'être noyée. Aujourd'hui, ma belle-sœur Paulette vit à Nantes.

7. Claude, moi-même

8. Alfred, né le 26 mars 1915, 3 mois après la mort de son père. Il a épousé au Maroc Jacqueline Nicot, fille d'un officier et morte à Nantes en janvier 1993. Il a été prisonnier de guerre et s'est évadé deux fois ayant, après des aventures, pu arriver sain et sauf au P.B. Il a eu 5 enfants.

¹ La T.O.E. est attribuée commémore les citations individuelles reçues par les militaires et les civils au cours d'opérations effectuées à l'étranger.

² La Croix de la Valeur Militaire récompense les actions d'éclats accomplies lors d'opérations de sécurité ou de maintien de l'ordre par des militaires



1-Albert 2-Lizzie 3-Marie 4-Annie de Becquerel, cousine de Lizzie
 5-Antoinette 6-Anne 7-Paul 8-Hélène 9-Melle Coura, l'institutrice
 10-Jeanne de Miollis et ses enfants 11-Marguerite 12-Anne
 13-Jean 14-René



1-Lizzie 2-Paul 3-Marie 4-Hélène 5-Claude
 6-Pierre 7-Anne 8-Antoinette 9-Alfred

Pour ma part, je suis née le 9 janvier 1913 à Tours. Je n'ai donc aucun souvenir de mon père n'ayant que 2 ans au moment de sa mort. J'ai passé toute mon enfance et mon adolescence à Nantes. A l'âge de 5 ans, je suis allée au cours Jeanne d'Arc à côté de la maison. Mes sœurs aînées s'occupaient beaucoup de moi et de leurs petits frères. J'avais une prédilection pour ma sœur Hélène qui était ma marraine. Aussi quand elle est partie au noviciat, j'avais environ 8 ans, je voulais aussi entrer au couvent pour rester avec elle.



Babo – Jeanne Lebrun

Ma mère avait une bonne d'enfants qu'elle avait engagée au moment de la naissance de mon frère Paul. On l'appelait Babo, surnom que lui avait donné mon frère qui n'arrivait pas à dire Jeanne. C'était une personne d'un dévouement remarquable. Elle est morte au Plessis-Brézot à plus de 70 ans. Elle descendait de la marquise de Keroulas, personnage un peu légendaire de la région de Quimper. Sa grand-mère aurait été adoptée par des anciens fermiers de ses parents, probablement guillotines au moment de la révolution.

Babo nous promenait souvent sur les cours ou au jardin des plantes. Là on y retrouvait beaucoup de petits amis dont les Couësbouc. Mais Babo nous disait : « N'allez pas avec les petits Couësbouc, ils sont méchants ! Le petit Alain ça va encore. » C'est ainsi que j'ai connu ton grand-père à l'âge de 5 ans. Babo avait

Ma mère avait une bonne d'enfants qu'elle avait engagée au moment de la naissance de mon frère Paul. On l'appelait Babo, surnom que lui avait donné mon frère qui n'arrivait pas à dire Jeanne. C'était une personne d'un dévouement remarquable. Elle est morte au Plessis-Brézot à plus de 70 ans. Elle descendait de la marquise de Keroulas, personnage un peu légendaire de la région de Quimper. Sa grand-mère aurait été adoptée par des anciens fermiers de ses parents, probablement guillotines au moment de la révolution.



Alain & Yves de Couësbouc

une sœur Annette. Elle avait été adoptée ; nous ne l'avons découvert que beaucoup plus tard, nous ne nous en étions jamais doutés auparavant. Elle a été engagée par mon grand-père à son arrivée à Nantes. Cette brave Annette nous gâtait beaucoup et je me rappelle que j'allais la trouver quand j'étais grondée. Elle me consolait. Elle était entrée à 14 ans chez une de mes grandes tantes et est restée tout le reste de sa vie au service de la famille comme sa sœur.

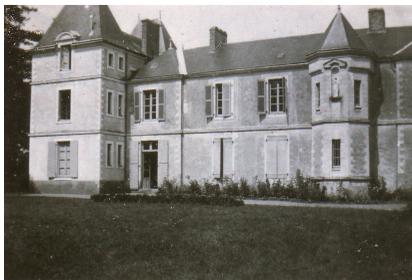
De notre vie à Nantes, je me rappelle notamment de la fête de Jeanne d'Arc et de la fête Dieu. Ce n'est plus le cas de nos jours mais autrefois, toutes les grandes villes de France organisaient à ces occasions de grandes fêtes. Pour la fête de Jeanne d'Arc, Nantes était illuminée. Les balcons étaient couverts de petits lampions le soir. C'était très joli et nous aimions aller les admirer. Le jour, il y avait un grand défilé militaire. La fête Dieu était aussi dignement célébrée. Il y avait deux grands reposoirs à chaque bout des cours et une procession de toutes les paroisses de la ville avait lieu. Il y avait toujours beaucoup de monde.



Albert de Guigné

Pour Noël, nous allions à la messe de minuit à la Cathédrale et assistions en général à deux messes. Puis nous avions un petit réveillon très simple avec un foie gras apporté par mon grand-père. Nous mettions tous nos souliers devant une statue de l'Enfant Jésus dans sa crèche et c'était alors la découverte des cadeaux. Mon frère Paul et sa famille venaient presque toujours à la maison pour Noël. Quand mes frères et moi étions enfants, et plus tard pour mes neveux et nièces, mon grand-père se déguisait en Père Noël avec une grande hotte dans le dos. Il allait en faisant beaucoup de bruit dans la chambre des enfants. Ceux-ci fermaient leurs yeux faisant semblant de dormir.

Nous passions nos vacances au Plessis Brézot et pendant quelques semaines à la Tour. Pour aller de Nantes au P.B., quand il n'y avait pas l'auto de mon grand-père, nous prenions un petit train qui s'arrêtait dans de multiples petites stations à travers champs. Nos cousins de Miollis venaient souvent au Plessis Brézot. On y était parfois très nombreux, 25, 30 ou même plus. Je me souviens du temps où il n'y avait ni eau ni électricité. Il y avait de grosses lampes à pétrole dans les grandes pièces. Dans les chambres on en avait des plus petites ou parfois même des bougies et des lampes pigeons qui suivaient pour aller d'un endroit à un autre. On s'y amusait bien et on faisait beaucoup de farces de toutes sortes.



Plessis-Brézot



Paul de Guigné

A la Tour, nous retrouvions nos cousins Guigné dont Paul, le grand-père d'Anne et frère de notre grand-père Albert, avait acheté le château de la Cour à 3 kilomètres. Nous nous rencontrions presque tous les jours dans l'une ou l'autre maison. Nos grands-pères étaient très liés.

Je ne me suis pas bien rendu compte de la sainteté d'Anne car je n'avais que 8 ans quand je l'ai vu pour la dernière fois. Je l'aimais bien car elle était très gentille, attentionnée, toujours prête à faire plaisir. Quand elle venait à la Tour, elle apportait quelquefois une petite statue de la Sainte Vierge et nous emmenait au fond du parc, dans une petite clairière, où elle construisait une petite grotte et y mettait sa statue. Anne est désormais 'Vénéral' et de nombreux ouvrages ont été écrits à son sujet.

Nous faisons souvent une promenade en barque sur le lac ou bien nous allions aussi faire des courses à Annecy. Il y avait souvent des orages le soir. On nous réveillait quand nous étions déjà couchés pour aller les regarder de la belle véranda. C'était superbe, mais j'avais peur et n'osais pas le dire. Seule la route séparait le parc du lac où mon grand-père avait un petit enclos qu'on appelait « le petit port » et où nous aimions aller nous baigner. De la Tour on avait une vue magnifique.



Anne de Guigné

Je garde un souvenir ému du mariage de mes deux sœurs Marie et Antoinette en 1927. Elles se sont mariées le même jour à la cathédrale de Nantes. Marie épousa François de Castel et Antoinette Robert de Vallois. Beaucoup de personnes de la famille sont venues ce qui a permis à de nombreux cousins de mieux se connaître. La veille du mariage, un grand dîner chez ma mère a réuni la proche parenté des trois familles des mariés. J'étais très intimidée par mon beau-frère Castel qui avait plus que l'âge d'être mon père et que je devais appeler par son prénom. Après la messe du mariage, il y a eu un lunch où je me rappelle m'être bien amusée avec mes cousines. A cette époque, les mariages se faisaient presque tous en fin de matinée.

A 14 ans, je suis allée demi-pensionnaire au Sacré-Cœur à Nantes, où je n'étais pas une bonne élève hélas. Mais j'en garde un bon souvenir car j'y retrouvais plusieurs amies. Après le Sacré-Cœur, pour m'occuper un peu, j'ai fait l'école d'infirmière de la Croix Rouge mais cela ne me convenait pas du tout. J'ai arrêté au bout d'un an. Ensuite, comme beaucoup de jeunes filles de cette époque, je suis rentrée chez ma mère en m'occupant de mes neveux et nièces que j'aimais beaucoup. J'allais aussi faire le catéchisme ou plutôt aider un prêtre à le faire à des enfants de l'école publique. Je suis allée faire plusieurs fois des séjours à Brest chez Paul et chez les Castel dans leurs différentes garnisons.

Après la mort de mon grand-père en 1930, ma mère a loué la Tour jusqu'à la guerre. Pendant ce temps là, je n'y suis retournée qu'une seule fois avec elle. Ma mère alors nous emmenait quelques semaines au Croisic car elle aimait beaucoup la mer.



Albert de Guigné - Annecy

Quand Pierre est parti au Maroc, je suis allé le voir et j'ai pu un peu visiter le pays. C'était en 1935 ; j'y suis restée trois mois. Je garde des bons souvenirs de Fèz et Meknès. Je voyageais seule, en car ou en train. Un grand méchoui avait été organisé chez un voisin arabe de l'orangerie de mon frère Pierre. Ce grand repas partagé, tous assis au sol, m'avait beaucoup amusée. Chacun piochait dans une grande marmite de quoi remplir son assiette.



Joseph de Couësbouc

Enfin, après avoir fait la connaissance de ton grand-père chez les Castel, je me suis fiancée. A ce moment, les parents de ton grand-père habitaient Vannes dans une belle maison. Mon beau-père était Colonel d'infanterie et avait été blessé pendant la guerre de 14 puis avait été réformé. Il devait prendre beaucoup de précautions pour sa santé. Ma belle-mère était extrêmement dévouée pour lui qui était d'un naturel autoritaire et tellement exigeant ! Ma belle-mère était très bonne et pieuse aussi. Ils avaient acheté une jolie propriété près du golfe, Brionel, peu de temps après leur mariage je crois. Ton grand-père gardait un excellent souvenir

des vacances qu'il avait passé à Brionel. Cette maison sera revendue peu de temps après la mort de ma belle-mère, personne ne pouvant s'en occuper.. Avant la guerre, mon beau-père était à Saint-Quentin où est né ton grand-père.



Joseph & Marie de Couësbourg



Brionel



Alain de Couësbourg



Alain de Couësbourg lycéen



Enfin, nous nous sommes mariés le 29 décembre 1939 en la cathédrale de Nantes. Il faisait très froid ce jour là. Ton grand-père travaillait à la météo de Brest. Nous avons fait notre voyage de noces au Maroc, puis nous avons trouvé un joli appartement près du fameux cours d'Ajot et près de celui de mon frère Paul.

Mariage de Alain de Couësbourg
et Claude de Cornulier



Mariage de Alain de Couësbourg & Claude de Cornulier :
Yves de Couësbourg – Lizzie de Cornulier - Marie de
Couësbourg – Paul de Cornulier



Claude et Alain de Couësbourg au moment de leur mariage



Alain et Claude de Couësbourg avec leur fille
aînée Geneviève

Presque aussitôt après la naissance de Geneviève, notre aînée, il y a eu la déclaration de guerre. Ton grand-père a été mobilisé mais est resté à la météo. On l'a envoyé du côté du Mans avant d'aller dans le midi. Je me souviens des régiments partant pour la Norvège sous mes fenêtres. Puis les Allemands arrivant en Bretagne, j'ai du quitter Brest avec Geneviève dans ma petite Simca que m'avait donné ma mère. Je n'avais pu emporter que très peu de choses. Je suis arrivé au Plessis-Brézot sans trop d'incidents. Le lendemain quand ma belle-sœur Soizic a voulu quitter Brest avec ses enfants, elle n'a pu aller en train que jusqu'à Redon, où elle a été obligé de prendre un taxi jusqu'au Plessis-Brézot. Au passage à Nantes, la cohorte des réfugiés avec leur baluchon faisait peine à voir.

Très vite notre appartement de Brest a été occupé par les Allemands. Etant retournée pour sauver quelques affaires dans le sien, Soizic a eu le courage d'aller dans le mien où elle a retiré le fusil de ton grand-père qu'elle a caché dans un manteau à la barbe des Allemands. Avec l'aide de la brave concierge, elle l'a caché dans la cave. Puis moi-même je suis allée à Brest pour essayer de prendre mes affaires. Les Allemands m'avaient déjà abîmé beaucoup de choses dont la table de salle à manger en acajou, avec des coups de couteau, et mon tableau représentant un paysage neigeux de Van Gogh (il s'agit sans doute du fils de Vincent Van Gogh), percé aussi. Beaucoup de choses avaient disparues. Une sentinelle me suivait partout avec son fusil dans mon dos. Un colonel allemand qui était là, voyant mon nom de jeune fille, m'a demandé si j'étais parente au Général de Cornulier et m'a dit qu'en 1914, il avait été prisonnier à Rennes quand mon oncle y était. Il a été très aimable et m'a fait rendre quelques petites choses que les soldats avaient déjà mis dans une malle pour les emporter. J'ai eu la chance de trouver un déménageur qui a bien voulu transporter mes affaires jusqu'au Plessis-Brézot dont le fusil de ton grand-père que j'avais emballé avec un grand porte-manteau. Les déménageurs méfiants m'ont demandé ce que c'était. Je leur ai dit « C'est un porte-manteau » et ils l'ont embarqué.

A ce moment là aussi l'appartement de ma mère a été occupé à Nantes. Les Allemands y ont fait beaucoup de dégâts, cassant et jetant même par la fenêtre des meubles. Ils ont pris un très beau service de verres venant

de chez mon grand-père et un très beau piano à queue. Ma mère s'est alors installée dans un petit appartement puis est allée au P.B. définitivement.

J'ai donc été obligée de rester quelques temps au Plessis-Brézot avant de pouvoir rejoindre ton grand-père à Vidauban dans le Var où il avait été envoyé pour s'occuper du poste de la météo. De Nantes à Lyon, j'ai fait le voyage avec ma belle-sœur Paulette qui allait rejoindre mon frère à la Tour.

Nous avons trouvé à nous loger dans une petite maison du bourg de Vidauban. Nous manquions beaucoup de ravitaillement. Nous ne pouvions même pas avoir ce à quoi les tickets nous donnaient le droit. Les rations de beurre et de viande particulièrement étaient insignifiantes. Je me levais à 5 heures du matin pour faire la queue afin d'avoir quelques légumes, des carottes grosses comme un doigt et des feuilles de betteraves que l'on cuisait comme des épinards. Notre propriétaire nous avait dit de prendre l'huile d'olive qu'elle avait dans sa cave ce qui nous a bien aidé. Il n'y avait que les pêches et le raisin que l'on avait à volonté, mais cela ne suffisait pas.

La population n'était pas très sympathique en général. Elle était aux trois quarts d'origine étrangère, surtout italienne, et très paresseuse. Très peu pratiquante également. Il y avait un vieux monsieur le dimanche à la messe : c'était le seul homme avec ton grand-père. Il y avait plus d'enterrements civils que religieux avec un drap rouge sur le cercueil. Il y avait malgré tout quelques braves femmes qui m'ont rendu service. La région était belle et le climat assez agréable. Etant donné le manque de nourriture, ton grand-père a demandé son changement et il a été envoyé à Lyon.

Nous avons habité à Caluire, dans la banlieue de Lyon et à Mâcon. Là, notre ravitaillement était beaucoup mieux qu'à Vidauban mais il fallait souvent se lever très tôt pour faire la queue afin d'avoir des légumes. Le textile manquait aussi beaucoup et l'on tirait parti de ce que l'on pouvait. Un jour ton grand-père m'avait apporté, tout content, un morceau

d'étoffe pour faire une robe à Geneviève. Je la retrouvais à découper allègrement les petites fleurs de tissu que j'avais commencé à coudre !

Marie-Paule est née à Lyon. Peu de temps après, Geneviève a eu une broncho-pneumonie, maladie que les enfants n'étant pas nés à Lyon ont souvent paraît-il. Le climat brumeux de cette ville n'est pas bon. Nous avons eu très peur pour elle. Des amis de la météo ont été prier pour sa guérison à N.D. de Fourvière et je suis convaincue que c'est grâce à leur prière qu'elle s'est vite trouvée hors de danger. Mais quand j'ai demandé au médecin qui la soignait les bons de chauffage auxquels elle avait droit, il a refusé en disant qu'il s'était trompé de diagnostic. Je pense qu'étant dans la résistance, il avait peur de se faire remarquer par les Allemands. Quelques années plus tard, après avoir passé une radio, les médecins m'ont dit qu'elle avait des traces de broncho-pneumonie. Je ne leur en avais pourtant pas parlé.

Un jour, pendant que je donnais à boire à Marie-Paule, j'ai vu rentrer dans ma chambre plusieurs Allemands qui venaient faire une perquisition. J'ai aperçu derrière eux ton grand-père ce qui m'a un petit peu rassurée. Ce dernier avait été arrêté sur la place sur laquelle donnait notre impasse. Les Allemands voulaient le faire monter dans un camion, mais lui, avec insistance, a demandé à les suivre. En attendant qu'ils visitent aussi le rez-de-chaussée où habitait une famille qui je suppose devait faire de la résistance, ils avaient laissé une sentinelle pour nous surveiller, qu'ils ont ensuite oublié de venir chercher. Elle est restée à nous regarder pendant plusieurs heures ! Il y avait à côté de notre maison des résistants qui avaient un émetteur radio. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

Avant de quitter Lyon, je suis allée pendant l'été faire un séjour à la Tour avec Pierre, Paulette et leurs enfants. Ce fut très agréable. Pierre-Noël qui n'avait pas 7 ans, voulait aller à la messe presque tous les jours. Ses parents ne pouvaient pas toujours l'accompagner alors il y allait seul, à Annecy, avec son petit vélo en longeant le lac. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de circulation à ce moment là. Comme dans ce temps là on devait communier à jeun, sans rien manger depuis minuit, des amis de

ses parents lui offraient parfois un petit déjeuner avant qu'il ne rejoigne la Tour.

Nous sommes ensuite partis à Mâcon. Nous avons logé dans la même baraque que la météo sur le camp d'aviation, où il n'y avait aucun avion, à 9 kilomètres de la ville. La baraque était construite en bois, seuls les soubassements étaient en pierre. Outre le poste météo, nous disposions de 3 chambres. D'autres personnes venaient travailler dans la journée au poste météo dont ton grand-père était responsable, mais nous étions les seuls à y habiter. Là, nous pouvions mieux nous nourrir et le climat, malgré le froid, était agréable. On y apercevait quelques fois le Mont-Blanc. Un après-midi, un régiment de Mongols est arrivé au poste météo. J'ai eu peur, surtout qu'ils emmènent ton grand-père, mais apercevant des tomates dans le petit jardin, ils se sont précipités dessus et sont repartis sans même voir la météo.

A cause du couvre-feu, on n'avait pas le droit de circuler la nuit. Pour la naissance de Françoise, j'ai donc été obligé d'aller avant la nuit à la clinique avec mon vieux vélo que m'avait donné mon grand-père quand j'avais 11 ou 12 ans. Dans ce temps là, on baptisait les enfants le plus vite possible après leur naissance, mais un parpaillot de médecin n'a pas voulu que l'on emmène Françoise à l'église ! Elle a été baptisée à la clinique comme Marie-Paule l'avait été à Lyon. Je n'ai même pas pu assister à la cérémonie.

Je reviens à Macon. La veille de Noël 1943, alors que les enfants dormaient bien, nous nous apprêtions à partir à la messe de minuit. Les Allemands sont arrivés pour faire encore une perquisition à la météo. Nous avons donc été obligés de rester à la maison et depuis ce temps là, je n'ai jamais voulu laisser les enfants seuls.

Les avions passaient souvent assez bas au-dessus de nous. Surtout au moment de la débâcle des Allemands au début de l'année 1945. Nous entendions très souvent la sirène, alors nous nous réfugiions dans la cave de la maison du garde du camp. Et le soir, nous nous couchions tous ensemble sur des matelas. Geneviève garde encore un affreux souvenir de ces moments là.

A l'été 1945, la guerre terminée, ton grand-père a été envoyé à Brest, qui était complètement dévasté. En attendant de l'y rejoindre, je suis allée avec les 3 filles au Plessis-Brézot où j'y suis restée toute seule pendant plusieurs mois, ma mère étant à Castel. A ce moment là, régnait à Monnières une épidémie de Typhoïde due à tous les déchets que les Allemands avaient jetés dans le puits du bourg, où il n'y avait pas encore d'eau courante. Dans presque toutes les maisons, il y avait eu au moins un cas. Une famille a même connu plusieurs décès.

Pendant cet hiver, ton grand-père, faute de moyen de locomotion, était venu me voir et avait fait le trajet de 20 kilomètres à pied dans la neige, de Nantes au Plessis-Brézot. Puis, attendant ma quatrième fille Chantal, j'ai dû aller pour la naissance chez mes beaux-parents à Vannes. Quinze jours après, ton grand-père est venu me chercher et nous sommes partis habiter Guipavas dans une baraque, car à Brest il ne restait plus qu'un seul immeuble encore debout dans le centre ville. On nous a bien proposé de nous y installer mais toute cette ville détruite autour était trop triste à voir pour y vivre.

Quelques mois plus tard, nous avons trouvé une maison avec un petit jardin à la limite de la ville, dans le quartier du Pilier-Rouge. Ton grand-père s'est alors occupé de fonder avec un prêtre de la paroisse le stade Brestoïse. Il aimait beaucoup le football et s'occuper des jeunes. Cela lui prenait bien du temps en dehors de la météo.

Brest se reconstruisait peu à peu, alors ton grand-père s'est occupé de coordonner la construction d'un immeuble près du cours d'Ajot et nous y avons acheté deux petits appartements au premier étage que l'on a fait communiquer entre eux. Avant de pouvoir y habiter étaient nés Xavier, Jean et ta mère. C'est au moment de la naissance de cette dernière que nous avons acheté Grangeneuve.



Jean, Anne, Françoise, Xavier



Marie-Paule, Françoise et Jean



Xavier, Chantal,
Françoise, Marie-Paule,
Geneviève, Jean



Chantal, Geneviève, Xavier, Marie-Paule et Anne,
Jean, Françoise

Ma mère est morte peu de temps après la naissance de Chantal après avoir courageusement beaucoup souffert d'un cancer. Nous avons été accueillis par mon frère Paul au Plessis-Brézot pendant les vacances des deux années qui ont suivies. C'est à ce moment là que nous avons du vendre la Tour. Peu de temps après, il a été interdit d'y habiter à cause des menaces d'éboulement de la montagne. Nous l'avons tous beaucoup regretté.

Dès notre premier séjour à Grangeneuve, les Coqueremont nous ont fait faire la connaissance des La Foye. A une autre occasion, nous disant que ces derniers n'étaient pas à Ploërmel, ils prenaient l'initiative de nous inviter chez eux à passer l'après-midi. Ils ne se gênaient pas ! Ils disaient que les La Foye leur avaient proposé de venir profiter de leur jardin pour Alain, leur fils adoptif.

Avant de prendre sa retraite, ton grand-père avait demandé un poste à Rennes où nous avons habité, rue Pointeau du Ronceray, pendant plus de dix ans. Puis nous nous sommes installés définitivement à Grangeneuve quand ton grand-père pris sa retraite. Il s'est beaucoup occupé de la Croix Rouge de Ploërmel. Il y était très apprécié, y rendant beaucoup de services. Il aimait beaucoup cultiver son jardin ainsi que naviguer. Pour ses enfants, il laissera le souvenir d'un père peu sévère bien que voulant se faire obéir. Il avait bon caractère, était très dévoué, aimait rendre service et avait un grand sens du devoir. Il aimait sa famille et aimait recevoir ses proches. Il nous a quitté le 12 août 1986 après un an de maladie. Son corps repose au cimetière de Ploërmel.



Alain de Couësbouc sur le canal de
Nantes à Brest

Conclusion

Voilà ce que nous avons vécu au cours de ces années. Dans ta dernière lettre, tu me demandes ce qui m'a le plus marqué au cours du dernier siècle. Bien des événements se sont déroulés et ont bouleversé nos vies mais ce que je trouve le plus frappant est que la manière de vivre était totalement différente entre la première partie du siècle et la seconde, et cela dans tous les milieux. Imagines-tu par exemple qu'avant la dernière guerre à Nantes, une femme venait d'un faubourg avec sa charrette à cheval chercher le linge sale. Elle le ramenait après l'avoir lavé dans un lavoir ou à la rivière, par tous les temps, souvent dans une eau glaciale !

Parmi les événements importants de la première partie du XXème siècle, il y a eu d'abord la tragique guerre de 1914 où j'ai perdu mon père. Le retour de l'Alsace à la France en 1918 fut une grande fierté. Je me souviens également des défilés du Front Populaire de Léon Blum en 1936 et de la condamnation de l'Action Française. Nous étions bien près de la révolution. Puis ce fut à nouveau la guerre.

Dans la seconde partie du siècle, la décolonisation marqua la fin d'une grande époque. Les peuples désormais autonomes me semblaient malheureusement un peu oublier tous les investissements réalisés là bas par la France et ses entrepreneurs. C'est ensuite la chute du communisme et le rôle primordial joué par notre pape Jean-Paul II qui fut pour moi l'événement le plus significatif.

Le siècle dernier fut aussi le siècle des inventions. Il y en a eu tellement ! La plus belle et la plus utile pour l'humanité fut peut être la radiographie tant elle a permis de progrès dans la médecine et la chirurgie en particulier. L'invention du téléphone et le développement de l'aviation ont également révolutionné notre société. Ils ont aussi contribué à ce constant besoin de vitesse. Si bien que beaucoup de ma génération trouvent que nous étions plus heureux avant la guerre que maintenant où nous avons pourtant tout ce confort apporté par toutes ces inventions. Voilà pourquoi je pense que le mode de vie a radicalement changé dans la seconde partie du siècle.

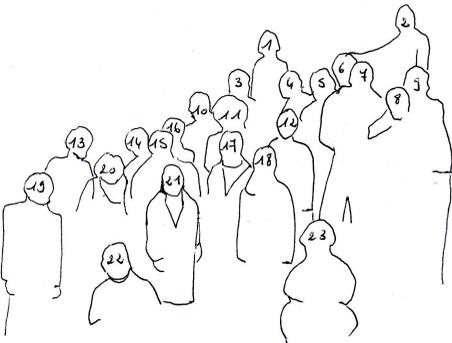
Nous devenons égoïstes, nous courons après l'argent et nous gaspillons de manière effrénée. La richesse apparente de notre société actuelle nous fait perdre l'essentiel. On ne prend plus le temps de respirer ! Dans ce monde agité, on réfléchit beaucoup et on en vient trop souvent à oublier Dieu. Le repos du dimanche voulu par Lui consiste à faire la grasse matinée, à faire des balades ou regarder la télévision ... et on oublie de Le prier en allant à la messe qui est un devoir pour un chrétien.

Les rapports entre les parents et les enfants ont également beaucoup changé. L'autorité ne se discutait pas et personne ne demandait l'avis des enfants. Aujourd'hui on va plus facilement leur demander « s'ils sont d'accord », on évite de les contrarier et surtout de les punir. De manière générale, l'autorité est moins bien respectée et cela amène à ne plus faire la différence entre le bien et le mal. Le sens du devoir se perd également. A ce sujet me revient à l'esprit une petite anecdote que voici : François de Charrette, officier au Maroc, y revoit un jour un homme qui avait été placé par l'assistance publique comme petit cuisinier chez Madame de Charrette, la mère de ta Tante Paulette. François de Charrette lui fait des compliments sur ce qu'il est devenu ce à quoi ce dernier lui répond : « Ce que je suis devenu, je le dois à Madame de Charrette qui me forçait à aller à la messe et à mon Commandant (c'était mon frère Paul) qui m'a appris ce qu'était l'honneur ! »

Cette histoire est finie. Je souhaite qu'elle s'adresse à tous mes petits-enfants et arrière-petits-enfants qui naissent aujourd'hui. Qu'ils apprécient le confort de vie dont ils jouissent aujourd'hui sans pour autant oublier les valeurs qui rendaient la vie aussi agréable auparavant. Qu'elle leur inspire de vivre en bon chrétien et de conserver ce sens du devoir. Qu'ils gardent aussi l'esprit familial en s'aidant les uns les autres et qu'ils n'aient pas peur de marcher à contre-courant s'il le faut.



Ta grand'mère Claude



En haut à gauche : 1.Camille de Couësbourg, 2.Gaëtan de Couësbourg, 3.Henri de Kermoysan, 4.Odile de la Foye, 5.Agathe de Couësbourg, 6.Louis-Emmanuel de la Foye, 7.Stanislas de la Foye, 8.Estelle de la Foye, 9.Christophe de la Foye, 10.Jean de Couësbourg, 11.Geneviève de Kermoysan, 12.Sophie de la Foye, 13.Emmanuel de la Foye, 14.Françoise Lorieux, 15.Béatrice de Couësbourg, 16.Denis Lorieux, 17.Anne de la Foye, 18.Gabrielle de Couësbourg, 19.Marie-Geneviève de Couësbourg, 20.Chantal de Couësbourg, 21.Claude de Couësbourg, 22.Xavier de Couësbourg, 23.Marie-Paule de Couësbourg



En bas à droite : Claude de Couësbourg et Blandine de la Foye

Alfred de Cornulier

Notes de Tante Hélène

Voici quelques notes écrites par Tante Hélène sur son père Alfred à la demande de grand-mère qui ne l'a pas connue.

Enfance : « C'était un enfant doux » dit la bonne qui l'a élevé. Un jour que ses deux sœurs se vantent de dire « beaucoup de chapelets », Alfred leur répond : « Moi je dis des chapelets de 'Souvenez-vous' »

Au collège : Dans sa classe, un élève était le souffre-douleur des autres. Alfred prend sa défense et subit avec lui les mêmes vexations et brutalités. Les autres les acculaient à un mur et appuyaient sur eux de toutes leurs forces au risque de leur faire mal. Alfred ne se plaignait pas. Pour que cela cesse, il a fallu que les parents de l'autre garçon se plaignent au Directeur.

Le tabac : A la maison, jeune homme : Un jour qu'il fumait sa mère lui dit « Oh ! Alfred, tu fumes ! » Aussitôt, Alfred jette sa cigarette dans la cheminée. Il ne fume plus dès lors si ce n'est un cigare quand il recevait des messieurs pour affaire.

Père de famille : Il n'existait plus pour lui mais pour sa famille. Quand il rentrait après des absences fréquentes, on se disait : « Quand papa revient, on a tout de suite envie d'être sage. » A une cousine qui nous dit « Mon oncle est sévère ! », nous répondons « Non, il est juste. »

Après un malentendu qui avait causé une sévère réprimande de sa mère à une fille, elle pleure. Papa la prend sur ses genoux, la fait s'expliquer, et arrange la chose avec maman.

Un jour je dis tout haut : « Je m'ennuie ! ». Le surlendemain papa est en voyage. Je reçois une enveloppe contenant une feuille enlevée d'un calendrier et portant cette sentence : « L'ennui est entré dans le monde par la paresse. »

Papa s'intéressait à nos jeux. On lui dit : « C'est dommage pour la maison des poupées, il n'y a pas de monsieur. » Quelques jour après arrive un petit paquet à mon adresse contenant ... une poupée monsieur.

L'un des enfants à la grippe. Le soir papa prend son matelas, rapproche deux tables et y installe le matelas et passe la nuit là, tout simplement.

Le Père Noël : Chaque nuit de Noël, le Père Noël arrivait (de la part de l'enfant Jésus) quand tout le monde dormait ... apparemment. On entendait ses gros souliers, son bâton, et de dessous sa grande pèlerine à capuchon, une grosse voix demandait si les enfants dormaient. Il déposait tous les jouets ... Une fois ... rien. Sauf une grande affiche accrochée à l'arbre de Noël : « Dans cette maison les enfants se battent et se griffent. Ils travaillent mal, du moins les aînés. Aussi je ne leur apporte pas ce qu'ils m'ont demandé. Je repasserai le 31 décembre avec une nouvelle hottée si jusqu'à là ils sont bien sages. Sinon ... gare aux balais ! »

Le 31 décembre, il n'y a pas eu besoin de balai.

Le chrétien : On le disait sévère, austère. Non, mais il était strict avec les principes. Un dimanche arrive au Plessis-Brézot une charrette chargée de bois. Papa arrive : « Garez ici votre charrette, elle ne sera pas déchargée aujourd'hui ; c'est dimanche. » (Ce ne sont pas ses paroles exactes, elles étaient sûrement plus nuancées)

Le bon samaritain : A Tours, un dimanche, je vois dans le jardin de Prébendes, en face de la maison, une femme à l'air misérable, étendue à moitié sur un banc. Je vais le dire à papa. Immédiatement, il y va, appelle un fiacre et y transporte avec ses bras la pauvre femme, il paie ensuite le cocher pour qu'il la ramène chez elle. (Je crois qu'elle avait trop bu)

Homme de son siècle : Papa l'était. Ouvert à toutes les innovations, il nous montre les premiers buildings qui se montaient à Tours. « Voilà l'architecture future. » Il achète l'une des premières automobiles, quitte à ce qu'il fasse un tonneau à l'un de ses premiers voyages. Il prédit : « Dans dix ans, les avions traverseront l'Atlantique. »

Son métier : Alfred était marin et comptait le rester. Mais avec les longues croisières de l'époque, étant donné la santé de notre mère, il entra dans la Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie où il fut inspecteur, chargé de plusieurs départements. Nous avons résidé à Clermont-Ferrand, Genève, Grenoble et Tours.

A Grenoble : Papa était très souvent en voyage, étant Inspecteur de la Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie. Il visitait les agents de circonscription. De Montélimar il nous rapportait du nougat, de Bourgoing des brioches ... Il allait aussi dans des villages de montagne à la population encore très peu évoluée, où par exemple en fait d'assiettes il y avait des trous dans la table. L'hiver on mettait les morts sur le toit jusqu'à la fonte des neiges.

Un vendredi papa demande un repas maigre (c'est à dire sans viande). On lui apporte un bouillon de bœuf et comme il en fait la remarque, la servante lui répond : « Soyez tranquille, Monsieur, il est bien dégraissé. »

Papa partait souvent à 3 ou 4 heures du matin, sans faire le moindre bruit. Le soir il rentrait parfois à 10 ou 11 heures. Maman calculait l'heure où il pouvait bien être là et quand elle était dépassée, elle se rongait d'inquiétude (et moi aussi ...) Quand on entendait la clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée, alors on pouvait respirer.

Papa avait le droit de voyager en première classe (la Compagnie lui offrait) mais il voyageait toujours en seconde. Quand il rentrait pour dîner, mais en retard, il dînait en 10 minutes (quelque fois avec deux sardines à l'huile). Son corps n'existait pas pour lui.

A Grenoble, Papa s'intéressait à la question du spiritisme. Il avait un ami, le Colonel de Rochas, qui travaillait cette question en plein accord avec son évêque. Un soir l'évêque se montre sceptique sur ce que lui raconte le Colonel. « Monseigneur, lui dit-il, posez la main sur le bras de votre fauteuil, vous ne pourrez plus la retirer. » Effectivement, l'évêque n'a pas pu soulever sa main sans la permission du Colonel de Rochas.

Une autre histoire était moins drôle. Une petite ouvrière qui travaillait pour un tisserand lyonnais, avait un ennemi, un homme qui semblait possédé du démon. Souvent la fille voyait sur son métier, la toile se toupiller devant ses yeux jusqu'à être inutilisable. Elle va trouver le Colonel de Rochas qui lui dit : « La prochaine fois que cela arrivera, piquez avec vos ciseaux à l'endroit où la toile se coupe. » Ainsi fut fait. Mais le lendemain, on trouvait le monsieur ennemi mort, avec le corps lardé comme par des coups de couteaux. Le Colonel n'avait pas prévu cela et gardait toujours un remord.

Un autre ami de Papa était intéressant pour nous. En effet périodiquement, Babo nous disait « Apportez tous vos cahiers finis, Monsieur Romanet vient demain. » Monsieur Romanet prenait les vieux papiers, d'où nous avons conclu qu'il était chiffonnier avec un sac sur le dos. Il était tout simplement l'initiateur des Allocations Familiales et fondateur du premier syndicat à Grenoble. Les vieux papiers récupérés étaient l'une de ses ressources. Papa travaillait avec lui. Il consacre de nombreuses soirées et écrit de nombreux articles pour leur bulletin.

Note : Romanet estime que « pour éviter que, dans une industrie, le patron ne soit influencé dans le choix de ses ouvriers par la perspective de ses charges de famille, jugées excessives pour lui, le Syndicat des constructeurs (de Grenoble) a décidé de prendre à sa charge le paiement de la totalité des allocations familiales. Une caisse spéciale a été établie ; elle est alimentée par les industriels au prorata du nombre d'ouvriers qu'ils occupent. Elle porte le nom de caisse de compensation des indemnités et allocations de famille »

Papa n'aimait pas les francs-maçons. Il nous racontait certaines choses qui se passaient à leurs réunions, de leur petit tablier triangulaire, de certains signes auxquels ils se reconnaissaient entre eux. Un jour, il avait écrit une lettre d'affaires à l'un d'eux, en signant Alfred de Cornulier-Lucinière. Quand ensuite il a rencontré ce monsieur, celui-ci lui a gratté dans le creux de la main en signe de reconnaissance. Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les « Frères-Trois-Points »

Note : Il s'agit du titre d'un ouvrage de Léo Taxil, ancien franc-maçon converti qui écrira et révélera de nombreux aspects de la franc-maçonnerie à partir de 1885.

A Tours – Jusqu'en 1914 : Un dimanche après-midi, il nous demande « Ou pourrait-on aller en promenade ? » Et se ravisant aussitôt : « Mais comment est-ce que je vous demande où aller, il y a la foire. » Nous sommes donc allés à la foire, d'où nous avons rapporté un beau pigeon gagné au tourniquet. Malheureusement il s'est envolé au bout de quelques jours.

Une fois Papa entre dans la salle de classe en disant : « Venez voir ce qui se passe sur la terrasse, on entend des piaillements inaccoutumés. » Nous y courons. C'était une volière installée là avec des oiseaux de toutes sortes : petites perruches, chardonnerets, bengalis, ... Cette volière s'est enrichie par la suite de bouvreuils, veuves, cardinales, ... et a fait notre bonheur pendant plusieurs années.

A Tours aussi, au fond du jardin, a été installé un poulailler contenant quatre petites poules de barbaries pour les filles et un petit coq pour Paul. Nous étions chargés de les soigner.

Je crois que Papa aimait les bêtes. Etant allé à la Salette, il s'est arrêté à un village. Là, il a été séduit par un petit chien de berger au poil roux, hirsute. Il l'a acheté. Faraud, que nous avons tous connu, est arrivé au Plessis-Brézot dans une caisse portant cette étiquette : « Jeune chien, recommandé à la bienveillance de messieurs les employés ».

Correspondances de guerre



Alfred de Cornulier

1914. Le 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et mobilise ses troupes. Le lendemain, elle envahit le Luxembourg. Le jour suivant, elle déclare la guerre à la France et la Belgique et envahit la Belgique. Le 4, le Royaume-Uni répond et déclare la guerre à l'Allemagne. L'Europe s'embrase. La France est également envahie sans vraiment se rendre compte de l'ampleur future du conflit.

Alfred de Cornulier, alors inspecteur de la Compagnie d'Assurances générales sur la Vie, est mobilisé. Mais père de 8 enfants, il devrait normalement rester à l'arrière. Il demande cependant à partir au front. « Ce n'est pas la place d'un Cornulier dans un dépôt », dit-il, « J'ai demandé à être versé au Régiment des Fusiliers Marins qui part pour la Belgique ».

De nombreux passages intercalés sur le contexte historique sont tirés d'un excellent article de Michel Geoffroy, historien, sur les fusiliers marins à Dixmude. A lire également : La bataille de L'Yser de Jean Mabire aux éditions Fayard.

Lettre à sa sœur Jeanne

Paris, le 28 août 1914

Ma chère Jeanne,

Merci de ta bonne lettre et tous mes compliments pour l'heureux hasard qui te permet de jouir ainsi du voisinage de ton époux pendant cette terrible guerre qui semble ne pas avoir fini de nous ménager des surprises plus ou moins agréables. C'est aussi une grande consolation pour moi de te voir ainsi que tes enfants au vieux P.B.³ On supporte mieux l'épreuve quand on est groupé.

³ Plessis-Brézot, propriété familiale en la commune de Monnières, près de Nantes

Me voici à Paris ou plus exactement au Grand Palais, car je ne sortirai guère de la caserne que pour aller compléter mon fourniment de fantassin ! Nous nous attendons en effet, d'un moment à l'autre, à être appelés à prendre position quelque part dans la banlieue de Paris.

Nous sommes tout à fait dépourvus de nouvelles et ne savons rien de plus que ce qu'on veut bien laisser les journaux nous apprendre. Ce silence n'est pas en général créateur d'optimisme. Heureusement, nous avons les Russes à la rescousse !

La rapidité de tous ces événements me laisse bien peu d'espoir de revoir Lizzie avant mon départ pour l'inconnu. Cela m'est bien dur, tu le comprendras sans peine. Mais n'arrive que ce que veut le bon Dieu, c'est lui qui mesure l'épreuve aux nations et aux familles.

Au revoir, ma chère Jeanne, dis mes fraternelles amitiés à Gabriel si tu as encore la chance de le tenir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tes enfants.

Ton vieux frère, Alfred.

Le 3 septembre à 16 heures, le général Gallieni visite la brigade des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h, laquelle vient d'être incorporée à l'armée de Paris. Le même jour, Gallieni, nommé gouverneur militaire de Paris, fait placarder sur les murs de la capitale convoitée par l'ennemi, qui n'en est plus qu'à une trentaine de kilomètres, sa célèbre proclamation : « J'ai reçu mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout. »

En effet, l'amiral Ronarc'h, à la déclaration de guerre, se voit confier une mission de police et de maintien de l'ordre dans le camp retranché de Paris.

Lettre à sa femme

Montmagny⁴, le 16 septembre 1914

... Ma santé est parfaite ; cette vie très active et nullement au-dessus de mes forces me convient à merveille et avec l'expérience, nous commençons à nous procurer plus aisément ce qui nous faisait défaut les premiers jours. Puisque par hasard j'ai une demi-heure à moi je vais donc vous dire les deux ou trois moments qui ont sorti de notre ordinaire, lequel consiste en marches et contre-marches toujours imprévues.

Tout d'abord notre départ de Paris : à 11 heures et demi du matin on nous apprend qu'une colonne allemande précédée de mitrailleuses blindées allait probablement foncer sur Paris et que nous avions à leur barrer la route. Sac au dos au galop, malle bouclée en cinq secondes et en route ! Nous avons traversé une bonne partie de Paris au milieu d'une foule enthousiaste qui remplissait de chocolat, de tabac et d'argent, malgré nous, les poches de nos matelots. Mon poste était en avant de la colonne aux côtés du Commandant.

Nous avons longtemps longé un boulevard au bout duquel apparaissait Montmartre dans un rayon de soleil. C'était très beau et l'ensemble très impressionnant. Inutile de vous dire qu'on avait pendant ce temps l'occasion de faire une bonne prière ! Après une longue marche nous avons pris nos positions ... et l'Allemand n'est pas venu jusqu'à nous, nous avons seulement entendu le canon et la fusillade. Pendant plusieurs jours, nous avons bivouaqué dans la région d'Ecouen, changeant tous les jours de positions. Un matin à Sarcelles, à 4 heures et demi du matin, on nous a fait partir en hâte pour aller encore prendre position. Pendant que le Commandant écrivait un ordre, j'aperçois un vicaire, je lui demande de me faire communier, l'église était tout près, cela a duré trois minutes. Quand le Commandant eut fini son ordre je l'ai prévenu de ce que je venais de faire et il a fait aussi la communion ; et comme j'apercevais le médecin, je l'ai engagé à en faire autant ; quoiqu'il eût déjeuné, le vicaire

⁴ Val d'Oise, entre Saint-Denis et Sarcelles

n'a fait aucune difficulté pour lui donner la communion.

Le poste que nous devions occuper était assez dangereux si les Allemands avaient pu venir jusque-là ; comme la première fois, nous n'avons rien vu venir. Toujours avec le même insuccès, nous avons pris position une troisième fois en avant du Bourget, puis, l'ennemi se repliant, on nous a embarqués dans un train blindé pour leur donner la chasse dans l'Aisne et l'Oise. Nous avons été arrêtés par la voie coupée à Creil où nous avons eu mission de protéger contre un retour offensif qui ne s'est pas produit, des mouvements de troupes. Pendant ce séjour de 36 heures à Creil, j'ai eu à occuper une maison où se cachaient des officiers allemands. Je l'ai fait cerner, ai enfoncé les portes barricadées et n'ai trouvé qu'un tube avec le savon encore humide, des guêtres etc. J'ai fouillé la maison sans succès de haut en bas, les roublards s'étaient esquivés par des souterrains aboutissant sous bois. Nous étions furieux ! Ce pays est du reste infesté d'Allemands et la moitié de la population leur est favorable et mériterait d'être fusillée.

Vous voyez que mon rôle a été jusqu'à ce jour des plus modestes. J'ignore autant que vous ce que nous réserve le bon Dieu ! Ce qui est dur dans la guerre, c'est l'éloignement des siens et la vue des misères épouvantables qu'elle déchaîne : ces routes encombrées de malheureux émigrants, ces rues dans lesquelles couchent des milliers d'hommes harassés à côté de chevaux étiques ...

Lettre à sa femme

Creil, le 26 septembre 1914

... La lettre que j'avais commencée hier à écrire avec l'espoir qu'elle serait longue, a été interrompue comme par hasard ... J'espère pouvoir la reprendre ce soir. Je crois vous avoir déjà écrit en quoi consistaient mes fonctions d'adjudant-major⁵ : au combat, seconder le Commandant ; ailleurs m'occuper de tous les détails concernant nos 1.000 marins, nos 50 cuirassiers et les 18 chevaux de nos voitures. Jamais je ne me serais douté de tous les détails d'une telle organisation avant d'avoir à la faire marcher. Je vous ai écrit que dans diverses circonstances, j'avais eu l'occasion de prendre position, mais que personnellement je n'avais pas encore reçu le baptême du feu. Il n'en a pas été de même pour toutes nos compagnies. Une d'elles, la compagnie Pinguet, faisant une reconnaissance en train blindé, est tombée à un tournant au milieu de deux divisions de cavalerie et de six batteries d'artillerie à cheval qui, se croyant en toute sécurité, allaient pour entraver à une trentaine de kilomètres de là, un important débarquement de nos troupes. La cavalerie allemande prenant le train pour un train de marchandises, courut dessus. Le capitaine Pinguet l'attendit à bonne portée et nos marins firent de bonne besogne. La cavalerie surprise, tourna bride démasquant l'artillerie. Le train n'eut que le temps de faire bien vite machine en arrière et ne reçut que deux obus et des balles qui tuèrent trois hommes et en blessèrent une dizaine. Si comme dans les expéditions précédentes du même genre, nous avions eu des mitrailleuses, on eût massacré des régiments entiers de cavalerie. La compagnie Pinguet a été citée à l'ordre du jour de l'armée. Les marins étaient, paraît-il, d'un calme magnifique et ajustaient leur tir comme à l'exercice. C'est du reste un bien petit incident auprès de l'immense drame qui se joue en ce moment, cette lutte où chaque jour des régiments entiers disparaissent. Le canon tonne sans arrêt depuis le jour jusqu'à la nuit, à peine ralentit-il un peu à l'heure du déjeuner, et de jour en jour nous attendons l'une des éventualités auxquelles nous sommes

⁵ Alfred de Cornulier était enseigne de Vaisseau au 2^{ème} bataillon du 1^{er} régiment de fusiliers marins. Il y avait deux régiments sous les ordres de l'amiral Ronarc'h

pour le moment destinés : suivre l'armée en 2ème ligne pour assurer ses derrières et son ravitaillement, boucher un trou dans la ligne ou couvrir une retraite. Espérons que ce ne sera pas cette dernière œuvre que nous aurons à accomplir. Malgré les terribles massacres de ces jours-ci, nous devons conserver bon espoir.

De nombreuses troupes françaises sont massées dans le Nord de la France. Les Allemands cherchent à les déborder, c'est la course à la mer et le début des tranchées. Notre arrière-grand-père et les fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h vont se trouver jetés dans cette «mêlée des Flandres» et vont réaliser des actions décisives pour la suite du conflit dans la région.

Le 7 octobre, les marins avaient quitté Saint-Denis pour Anvers. Arrivés à Dunkerque, ils furent finalement dirigés sur le Gand, et le général Pau, responsable des liaisons entre l'armée belge et l'état-major français, avait demandé à l'amiral de tenir au moins deux jours, le temps que le gros de l'armée belge d'Anvers puisse se replier. Ce fut le baptême du feu des fusiliers marins, d'origine bretonne pour la plupart.

Les hommes de l'amiral Ronarc'h sont pour la plupart des réservistes, comme Alfred de Cornulier, et n'ont connu que la mer. L'amiral, qui est un homme de grande expérience, ignore la valeur combative de ses troupes même s'il demeure très confiant.

Le 9 et 10 octobre, leur élan et leur courage retardent l'avance allemande à Gand et permettent à l'armée belge d'accomplir sa retraite, suite à la perte d'Anvers, en profitant du coup d'arrêt donné par les fusiliers marins. Menacés d'encerclement par la forte pression allemande, les néo-fantassins se replient sur Dixmude en parcourant 55 kilomètres en une vingtaine d'heures dans des conditions exténuantes.

Dans le même temps, les Anglais commencent à débarquer.

Quelques jours plus tard, le roi Albert considère que son armée n'est plus en état de combattre et envisage de poursuivre son repli jusqu'à

Calais, laissant ainsi le soin aux Alliés d'arrêter l'avance ennemie. Mais Joffre et Foch s'y opposent et décident d'imposer l'Yser entre Nieuport et Dixmude comme barrière à l'offensive allemande.

Dixmude était jadis un petit port blotti au fond d'un golfe dont la mer fut chassée par les hommes. Les dunes et un système d'écluses au centre de Nieuport interdisent à la mer de reconquérir son ancien domaine à chaque marée. Ces écluses vont jouer un rôle capital dans la bataille qui s'engage. Dixmude est par ailleurs un nœud ferroviaire de grande importance avec des voies ferrées venant de Nieuport, d'Anvers et d'Ostende, mais également de Dunkerque et de Furnes. Le talus surélevé de la voie Nieuport-Dixmude deviendra célèbre. Enfin, toute la région est imbibée d'eau, canalisée par de modestes rivières et un réseau de multiples petits canaux, ce qui rend à peu près impossible la réalisation de tranchées.

C'est dans ce terrain où le ciel, la terre et l'eau se confondent dans une triste uniformité que les fusiliers marins vont tenir près de trois semaines, sans artillerie lourde, sans aviation d'observation, en luttant à un contre dix.

La brigade est composée de deux régiments. Le 1er, commandé par le capitaine de vaisseau Delage, et auquel appartient Alfred de Cornulier, se met en position dans les tranchées sommairement aménagées en avant de Dixmude (Caesekerke – Dixmude - canal de Handzaeme). Le 2ème régiment s'installe sur la rive Ouest de l'Yser, au sud-ouest de Dixmude.

A Furnes, dans la soirée du 16 octobre, Foch rédige à la hâte une instruction pour l'amiral : « Dans les circonstances où nous sommes, la tactique que vous avez à pratiquer ne comporte pas d'idée de manœuvre, mais simplement et au plus haut point, l'idée de résister là où vous êtes. [...] Quant à la conduite à tenir, elle consiste pour vous à arrêter net l'ennemi. [...] Inutile de vous dire que je compte entièrement sur votre dévouement pour remplir cette mission ».

Lettre à sa femme

Belgique, le 18 octobre 1914

... Je mets ce mot aux hasards d'une boîte à lettres de Belgique, pensant bien qu'elle ne vous parviendra jamais, mais je ne puis pourtant pas rester indéfiniment sans vous dire combien je pense à vous et à tous les miens au milieu de la vie de camp.

Nous avons beaucoup marché ces jours-ci et nous nous sommes trouvés dans des situations quelquefois un peu ridicules, mais s'il y a un bon Dieu pour les ivrognes, il doit y en avoir un aussi pour les ignorants, car nous sommes toujours heureusement tirés d'affaire. Nous avons en somme très peu de pertes et avons fait « d'assez bon travail ». Les santés, malgré des fatigues extrêmes, restent bonnes et la mienne excellente. Mais nous souffrons beaucoup de l'absence de nouvelles des nôtres et des événements. Il y a une parfaite harmonie à tous points de vue entre les gens avec qui je suis appelé à vivre couramment et moi ; c'est très agréable dans ces moments où il semble que l'on vive en dehors de tout le reste de l'univers. Nous vivons au milieu de troupes anglaises et belges. Cela me fait bien souvent regretter de savoir si mal parler anglais, le peu que je tiens m'a pourtant déjà rendu service.

Nous sommes pour ainsi dire choyés par la population belge qui attend tout de nous et de l'Angleterre. Je suis le plus souvent, quand j'ai pu coucher chez l'habitant, dans des maisons patriarcales et chrétiennes : nous aurions beaucoup à apprendre des Flamands en ce sens. Nos marins commencent à s'améliorer à ce point de vue. Dimanche dernier, à la messe de l'aumônier, ils étaient plus nombreux ; quelques-uns portent ostensiblement une médaille ou un Sacré-Cœur.

Un Docteur part pour la France, je lui remets cette lettre, voulant profiter de cette occasion inespérée ...

C'est le 19 octobre que les combats commencent véritablement dans les environs de Beerst et de Vladstoo où les Allemands viennent de déloger les faibles détachements de soldats belges. Les fusiliers marins se lancent

à l'attaque et subissent leurs premières lourdes pertes : 13 tués dont 2 officiers, 85 blessés dont 4 officiers et 10 disparus. Mais les hommes de Ronarc'h reprennent les deux villages aux Allemands.

Alors que les marins avec leurs pioches préparent les défenses des villages si chèrement conquis, un ordre leur enjoint de se replier immédiatement sur Dixmude en arrière de l'Yser à la grande déception des fusiliers qui maugréent. De fait, d'importantes troupes allemandes renforcées d'artillerie lourde, récemment libérées par la prise d'Anvers, veulent en finir avec l'armée belge et se dirigent vers le sud-ouest. Le choc ne peut valablement être reçu que derrière l'Yser.

Le lendemain, le 20 octobre, la bataille de Dixmude commence. La brigade Ronarc'h est renforcée d'une brigade belge. Toute la journée, les obus de gros calibre (150, 210, 280 et même 420) s'abattent sur la ville. A l'hôtel de ville, la section de commandement du lieutenant de vaisseau Serieux est anéantie (17 tués et 26 blessés). Les assauts ennemis succèdent aux bombardements de jour et de nuit, les tranchées sont prises et reprises dans d'incessants corps à corps. Au sud de la ville, les positions belges cèdent, quatre compagnies de fusiliers rétablissent la situation. Au Nord, les Allemands réussissent à franchir l'Yser et Dixmude risque d'être tournée mettant en danger l'ensemble du dispositif allié. L'amiral Ronarc'h expédie les bataillons Rabot et Jeanniot en renfort, qui ne réussissent à retarder l'infiltration qu'au prix de lourds sacrifices (deux compagnies sont détruites). La 42ème division du général Grossetti est envoyée en ligne mais lorsqu'elle arrive sur ses positions, la rive gauche de l'Yser est perdue. Seules Dixmude et Nieuport tiennent.

Le général d'Urbal qui vient de prendre le commandement du Détachement d'Armée Belge hâtivement constitué, donne ses ordres à l'amiral : « ... Il y va de notre honneur d'aider les Belges jusqu'à l'extrême limite de nos moyens ... En conséquence, le passage de Dixmude doit être tenu par vous, tant qu'il restera un fusilier marin vivant, quoi qu'il puisse arriver à votre droite ou à votre gauche ... La seule hypothèse qui ne puisse être envisagée, c'est la retraite ».

Dixmude est prise à revers. L'amiral doit tenir sur trois fronts. Les Franco-Belges tiennent à un contre cinq.

Lettre à sa femme

Belgique, le 23 octobre 1914

... Nous continuons à être bien protégés relativement et nos pertes sont peu de choses auprès de celles des Allemands qui nous attaquent. Je vois que la pauvre paroisse de Monnières⁶ a été déjà bien éprouvée. Quelle est celle qui est actuellement indemne ! Ce pauvre pays de Belgique fait pitié. Il faut l'avoir vu pour comprendre ce que sont l'incendie et le pillage, pour ne parler que des à-côtés de la guerre ! Les Belges actuels sont de mauvaises troupes qui fuient à toute occasion ; quoique imparfaits, nos marins valent mieux. Parmi nos blessés est un jeune du Reau, enseigne, blessé légèrement je crois ...

24 octobre – Une auto part pour la France. J'en profite pour vous dire que je suis toujours en parfaite santé quoique que notre pauvre régiment ait eu beaucoup à souffrir ... Depuis dix jours nous n'avons pas eu un instant de répit ...

⁶ Monnières est la commune du P.B. (Plessis-Brézot)

Le 25 octobre, les Allemands s'infiltrèrent dans les faubourgs sud-est de la ville en traversant le pont sur l'Yser. Les marins du bataillon Jeanniot, surpris de voir l'ennemi en cet endroit, réagissent violemment mais en vain. Le commandant Jeanniot, avec quelques-uns de ses hommes, est fait prisonnier. Les Allemands tentent de revenir dans leurs lignes en franchissant l'Yser mais ne veulent pas s'encombrer de leurs prisonniers ; dans un champ en bordure de la rivière, ils les assassinent puis les transpercent de leurs baïonnettes. Les hommes de Ronarc'h réussissent à s'emparer de cette troupe ennemie ayant à leur tête trois officiers. L'amiral, accouru sur les lieux, après une brève enquête qui ne laisse aucun doute sur les conditions du massacre, les fait exécuter sur le champ.

Cependant, il réfléchit sur les conditions de cette infiltration ennemie due à une mauvaise surveillance des avant-postes et à des liaisons défectueuses entre les unités. Le général d'Urbal met en conséquence à disposition deux bataillons de tirailleurs sénégalais organisés en un régiment aux ordres du commandant Pelletier. Ce dernier mourra le 26.

Le soir du 27 octobre, les troupes noires comme leurs frères d'armes marins, sentent sourdre sous leurs pieds une eau qui s'infiltré en flaques, les fossés se remplissent lentement. Le génie belge venait d'ouvrir les écluses de Nieupoort le matin même. Désormais, les eaux du bassin de l'Yser seront refoulées par l'apport de la marée et inonderont lentement, silencieusement, une terre gagnée sur la mer par les hommes, une terre déjà imbibée comme une éponge par les fortes pluies des derniers jours.

Lettre à sa femme

Belgique, le 29 octobre 1914

... Je vous griffonne ces lignes au clair de lune pendant que je fais la garde du bataillon aux tranchées. Les nouvelles relativement si fraîches de votre lettre m'ont fait une grande joie. De moi, je puis vous en donner d'excellentes. Les journaux vous auront appris que depuis bientôt vingt jours nous faisons tête à Dixmude. La partie dure pour nous est jouée en ce sens que nous sommes maintenant encadrés de troupes nombreuses, ce qui même moralement est d'un grand soutien. Nous jouissons depuis quelques jours d'un calme relatif au point de vue bombardement et attaques ; j'espère pouvoir en profiter pour vous écrire longuement ...

Le 29 octobre, les Allemands ont compris que les écluses ont livré le passage à un ennemi insidieux qui inonde les tranchées, et tentent de s'emparer des remblais de la voie ferrée. Les bombardements et les assauts sont terrifiants mais le général d'Urbal fait donner toutes ses forces. La 42ème division Grossetti est engagée.

La lutte est féroce et jusqu'au 31 octobre, marins, tirailleurs, chasseurs et fantassins belges, patageant dans une eau désormais omniprésente, défendent leurs positions.

La ténacité des armées alliées amène à une stabilisation du front fin octobre, que relatera Alfred de Cornulier, malgré son manque d'informations sur la situation générale.

Le 1er novembre, les Allemands ont perdu la bataille et repassent l'Yser en abandonnant tout leur matériel. Toute la région entre l'Yser et la voie ferrée est noyée sous une nappe d'eau d'environ un mètre, formant un lac de plus de 100 kilomètres où flottent les cadavres, les débris de la bataille et où affleurent canons et matériel lourd. Le talus du chemin de fer restera jusqu'à la fin de la guerre une barrière infranchissable qui fera dire au général Foch : « C'est un talus de un mètre vingt qui a sauvé la France ... »

Lettre à sa femme

Belgique, le 1er novembre 1914

... J'ai reçu hier onze lettres de vous et les nouvelles les moins récentes ne m'ont paru défraîchies. Ce matin je viens de communier en pensant qu'à la même heure vous étiez sans doute réunis à la vieille église ...

Nos pauvres régiments ont été assez éprouvés et notre bataillon a pris sa large part aux événements, mais le Commandant de Kerros, son adjudant Monsieur Lefebvre et moi n'avons pas reçu une seule blessure. En ce moment il semble que la situation que nous occupons est moins visée par les Allemands qui sont attaqués de flanc par des armées françaises et anglaises ; et que nous allons, après 20 jours de combats de jour et de nuit, à peu près ininterrompus, jouir d'un repos relatif. A peine avons-nous de temps à autre des rafales de grosse artillerie qui nous obligent à regagner nos tranchées. Mais combien il semble impossible de songer au retour, quand on voit avec quelle lenteur dans un sens ou dans l'autre progressent les armées ! Enfin, la Providence sait des chemins parfois bien détournés ! ... Je suis en ce moment à quelques kilomètres de l'oncle Gustave⁷ mais comme nous ne faisons pas partie de la même armée, nous avons peu de chances de nous rencontrer. C'en est en ce moment l'armée de ce cher oncle qui, en donnant un coup de force nous dégage. Hier, le canon a grondé de façon bien dure de ce côté.

⁷ Gustave de Cornuliet Lucinière, général d'artillerie

Dès lors, abandonnant l'Yser, les forces allemandes déplacent la bataille vers Ypres. Dixmude devient l'extrémité Nord du nouveau champ de bataille. Le calvaire des marins et des tirailleurs sénégalais n'est cependant pas achevé.

Lettre à sa femme

Dixmude, le 5 novembre 1914

... Dans le mot que je vous écrivais avant-hier je prévoyais la possibilité de vous écrire prochainement longuement : la bataille d'Ypres nous dégageait en effet fortement, et militairement parlant, nous semblions devoir jouir de quelque repos ... La préparation de nouvelles tranchées et les conseils de guerre sont venus occuper mon temps. Je ne me souviens plus très bien de ce que jusqu'ici j'ai pu vous écrire : je vous ai raconté je crois, notre aventureuse équipée de Destriblbergen⁸ qui a permis à l'armée d'Anvers de se replier sur Bruges et notre fantastique retraite sur Thielt.

Trois jours après, en arrivant à Dixmude, nous trouvons l'ordre de nous y maintenir coûte que coûte 48 heures pour protéger le débarquement de l'armée anglaise. Trois heures après nous recevions dans nos rangs les obus allemands et, dans la nuit, nous avions six attaques d'infanterie à repousser. Nous avions comme soutien de braves belges qui attaquent comme des étourneaux et ... fuient comme des lièvres. Leur exemple a été pernicieux à nos hommes et nous avons eu beaucoup à souffrir de ce voisinage démoralisant. Les deux jours passèrent et six ensuite ... Toujours ordre de tenir et pas de secours ! Toute la journée, une pluie d'obus qui ruinait de fond en comble cette petite ville de Dixmude, sa magnifique cathédrale, son non moins bel hôtel de ville gothique ! Les hommes étaient fauchés dans les rues et dans les maisons et nous n'avions pas d'artillerie pour répondre ! A partir du 10ème jour du moins, les secours d'abord insignifiants, puis toute une armée française arrivèrent. Les Allemands se renforcèrent de leur côté et la lutte s'étendait sur toute une immense ligne ; l'armée anglaise entraînait en jeu.

⁸ Destelbergen ?

Nous avons eu encore cependant une semaine bien pénible pendant laquelle nous étions bombardés sans relâche par la grosse artillerie allemande dont les effets sont assez démoralisants. Il y avait notamment une grosse pièce que nous avons baptisée « la grosse marmite » venue du siège d'Anvers et dont les effets étaient stupéfiants. Elle tirait toutes les 20 minutes et nous n'avions que des pièces de campagne pour lui répondre. Depuis huit jours nos canons de 150 mm ont commencé à cracher et depuis quatre jours la « grosse marmite » se tait.

La vie que nous menons est la vie des tranchées : la tranchée est une longue fosse de 1m70 de profondeur sur 70 centimètres de largeur, recouverte de terre avec des créneaux ; c'est vous dire que cela manque de confort. Par ce temps de pluie et de brume, les parois suintent, le fond est de la boue. En plus des tranchées qu'il faut habiter tant que dure le feu, nous avons des tranchées de repos, trous faits dans les talus et garnis de paille, ayant les dimensions nécessaires pour permettre à un homme de se coucher en chien de fusil pendant les heures calmes et les nuits de repos. Comme nous sommes ici dans une véritable situation de siège qui peut se prolonger, j'ai fait faire pour le Commandant de Kerros, son adjudant-major et moi une véritable case de 3m x 3.50 enfoncée en terre de 1m50 et couverte en branchages : c'est le suprême confort ! Depuis hier, même, nous y avons fait apporter un matelas pour le Commandant et un que l'adjudant-major et moi partageons. Bien entendu depuis 24 jours on ne se déséquipe ni jour ni nuit, on se lave la figure tous les trois jours. Comme nourriture, nous ne sommes pas à plaindre, les vivres arrivent régulièrement, et nous les complétons avec les produits des fermes abandonnées : poulets, veaux, et cochons (sauf vo'trespect) qui meurent de faim ; mais nous manquons d'eau, aucune source potable dans la région ; nous nous en consolons à la table (!) du Commandant en buvant le lait des vaches errantes. Je ne sais pas comment les hommes ne sont pas encore tous claqués de la Typhoïde, car ils boivent des eaux innommables.

Depuis que nous sommes ici, nous avons eu des pertes d'environ 2.000 hommes et 70 officiers hors de combat, le nombre de blessés est d'ailleurs considérable par rapport au nombre de morts. Parmi les

blessés, notre cousin de Reau, du Parc, est aussi blessé au pied. On nous renvoie de France des hommes et des officiers pour boucher les trous. Des anciens de mon bataillon, il ne reste valides que le Commandant, l'adjudant-major et moi. Nous sommes pleinement ignorants de tout ce qui se passe même à quelques kilomètres de nous ; un vieux journal nous arrive de temps à autre ; quant aux potins, l'expérience nous a appris qu'il n'en fallait faire aucun cas. La situation de ce pauvre pays est lamentable ; sur toute l'étendue de ce vaste champ de bataille, pas un village, pas une maison qui ne soit brûlée ou bombardée, plus un habitant ; à perte de vue des tranchées et des soldats qui vivent dans la plus parfaite insouciance, courant hors des tranchées à chaque accalmie, jusqu'à ce qu'un obus fauchant quelques camarades les rappelle à la réalité. Le sens moral s'oblitére assez vite à la guerre et l'homme normal y devient vite un pillard. L'exemple vient de trop haut, surtout dans l'armée belge pour que la dévastation du pays occupé ne soit pas complète ; c'est encore une des grandes tristesses de la guerre : on pille sans besoin, on saccage sans profit.

J'ai pu assister à la messe dimanche et y communier ; le lendemain cela m'a été impossible. Un de nos aumôniers a été blessé la semaine dernière par une troupe allemande qui, avec une audace inouïe, franchissant toutes nos positions est venue se faire massacrer ou prendre au milieu de nos cantonnements. Cet aumônier, un médecin et un Capitaine de Frégate ont été ainsi surpris la nuit dans leur maison.

Pour le moment, comme je vous l'ai déjà dit, nous sommes dans un état de calme très grand ; il semble que tout l'effort allemand se porte sur Ypres où se livre une bataille dont les conséquences peuvent être considérables. Nous profitons de ce repos pour nous reformer avec les hommes envoyés de France.

Voilà une pâle description de la guerre que nous faisons, le soleil belge qui condescend à nous éclairer en ce moment entre deux nappes de brouillard, n'est guère plus brillant et je vous écris sur mes genoux pendant que le Commandant classe ses papiers sur son matelas mis dehors pour sécher au soleil après l'humidité de la nuit dans notre case !

Et maintenant je crois que je vous ai assez parlé de cette triste existence dont nous nous reposons. Très volontiers le Commandant et moi en parlant des nôtres et du pays nantais, où après quelques mois de vie de camp, nous espérons bien nous retrouver ! ...

Le 7 novembre, les Allemands s'intéressent de nouveau à Dixmude. Le cimetière est pilonné. Dans la nuit du 9 au 10, les projectiles écrasent les défenses et éventrent les digues, 11.000 hommes en uniforme gris se lancent à l'assaut des marins et tirailleurs du triangle Dixmude – Caesekerke - Saint-Jean-Capelle. Le claquement sec des coups d'artillerie en arrière des lignes se développe en écho sur les tranchées inondées. Presque au même instant, la voûte des trajectoires siffle au-dessus des têtes comme un grand voile de soie que l'on déchire. Devant les hommes, le sol détrempé expulse vers le ciel d'énormes gerbes de terre boueuse mêlées de métal et de feu. De sourdes vibrations font trembler les tranchées et assourdissent les hommes. Soudain, plongés hors du temps, paralysés, isolés, avec une seule idée fixe empreinte de folie (vite, bondir devant soi comme une délivrance) les blancs et les noirs, unis dans la même fougue s'élancent en pataugeant dans l'eau boueuse. Les deux camps s'enchevêtrent. On ne se bat plus au canon, à la mitrailleuse et au fusil ; la baïonnette et le couteau sont devenus les armes de cette indescriptible mêlée. Des statues de boue s'affrontent dans un paysage où le sang n'a plus de couleur, où les cris des blessés s'étouffent dans un univers de boue. La bataille est entrée dans l'inhumanité, les marins et les tirailleurs tentent en vain de trouver au plus profond de leur être la dernière infime source de courage et d'énergie. Submergés par le flot ennemi, ils meurent, leur sang mêlé à l'eau des tranchées dans une infâme mixture rosée ...

Les tirailleurs et les marins de Ronarc'h comme l'écrivit le commandant Guignard dans la Revue des Deux-Mondes le 15 juin 1919 « furent pris d'une fureur sacrée, libérant l'esprit de la matière, soudant leurs âmes en une âme collective, suprahumaine ... D'un rythme puissant, ce cantique de guerre emplît la bataille et la domina ... L'Allemand, pour en finir avec ces demi-dieux en furie, amena le canon ... Sous les volées,

mourant pour toujours avec les morts, l'hymne unique s'affaiblit, puis se tut. Mais il avait droit à d'éternels échos dans l'histoire ... »

Les Allemands ont réussi à conquérir Dixmude, véritable champ de ruines parsemé de cadavres allemands, bretons et sénégalais. L'ennemi a perdu plus de dix mille hommes.

Plus au sud de la ville, ce qui reste des marins de Ronarc'h tient les rives de l'Yser derrière le remblai. Six jours et six nuits, l'ennemi bombarde le secteur essayant de passer à tout prix quelles que soient les pertes. Ils ne passeront pas.

Lettre à sa femme

Dixmude, le 11 novembre 1914

... Je vous envoie ce mot à la hâte pour vous dire que je suis en parfaite santé, car je crains que les journaux en relatant l'affaire d'hier à Dixmude⁹, n'aggravent encore votre angoisse. Je suis plus que jamais de cœur près de vous ! ...

Lettre à sa sœur Jeanne, au crayon

Dixmude, le 11 novembre 1914

Ma chère Jeanne,

Au début d'une journée qui pourrait bien être ma dernière, je viens te dire que je prie Dieu pour toi et les tiens. Je t'embrasse de tout cœur.
Alfred

Dans ta prochaine lettre dis à Clem¹⁰ que je ne l'oublie pas.

⁹ 10 novembre 1914 : prise de Dixmude par les Allemands

¹⁰ Sa sœur Clémentine, religieuse Auxiliatrice

La brigade navale n'en peut plus. Elle est relevée le 16 novembre et rejoint les environs de Dunkerque après avoir perdu près de soixante-quinze pour cent de son effectif de départ.

Lettre à sa femme

Hoogstade, le 18 novembre 1914

... Comme je suis heureux de pouvoir un peu vous tranquilliser sur mon sort : je viens de vous envoyer une dépêche vous disant en effet que nous sommes au repos pour quelques jours. Après 33 jours d'un véritable siège à Dixmude, pendant lequel nous avons perdu 3.000 marins et un bien grand nombre d'officiers, on s'est décidé à nous envoyer nous refaire en arrière. A peine ici entendons-nous le bruit lointain du canon. Et des dissentiments sérieux dans le haut commandement nous laissent supposer que nous allons quitter ce pays, ce marais dont nous avons conservé bien triste souvenir, pour aller n'importe où ailleurs : peu importe, et tout sera bon, tout serait bon surtout si ce déplacement pouvait comme c'est possible procurer un petit séjour au Grand Palais, pendant lequel beaucoup d'entre nous pourraient revoir un peu les leurs ! ...

Voilà le froid arrivé : nous avons eu ici de la glace.

Plusieurs de nos camarades ont disparu comme ce pauvre Floris, sans que nous sachions s'ils sont morts ou prisonniers. Parmi nos derniers morts, il y en a deux pour lesquels j'avais une sympathie toute particulière : le Commandant de Sainte-Marie et un enseigne de réserve Monsieur de Montgolfier. Le Commandant de Kerros a été comme moi tout à fait épargné quoiqu'un fragment d'obus lui ait coupé ses vêtements entre le bras et le corps.

Notre-Dame sous toutes ses appellations, y compris peut-être Notre-Dame de Vie¹¹ a écarté de moi et même de mes frusques tout métal inopportun. Je lui dois une belle chandelle pour ma campagne de Belgique. L'oncle Gustave est venu la semaine dernière voir l'amiral¹² à 3 km de Dixmude, mais sous le feu on ne se dérange pas pour des raisons de famille et nous ne nous sommes pas vus. L'amiral m'a dit que l'oncle Gustave lui avait paru en parfaite santé.

Nous recevons constamment de nouveaux hommes et de nouveaux officiers pour combler nos vides ; les nouvelles qu'ils apportent de France sont bien maigres, cette guerre semble devoir s'éterniser ! J'espère du moins que la façon dont j'aurai à y prendre part désormais me tiendra plus près de vous par la correspondance ...

¹¹ N.D. de Vie est le vocable de la chapelle du Plessis-Brézot

¹² Amiral de Ronarc'h

Lettre à ses enfants

Hoogstade, Le 18 novembre 1914

Pendant 33 jours je viens de passer mon temps dans des conditions qui rendaient la correspondance assez difficile, car quand nous n'étions pas sous les obus et les balles, nous étions au fond de tranchées de 70 centimètres de large. La nuit, impossible de faire du feu, vous voyez quelle existence confortable !

Pour le moment, nous sommes au repos et nous en profitons pour remettre en ordre notre matériel et aussi et surtout notre pauvre personnel qui a bien souffert. Le bon Dieu, du moins, a protégé votre Papa qui s'en tire jusqu'ici sans une égratignure : pas même une jambe cassée pour être tombé du 1er étage au rez-de-chaussée d'une maison où il était en observation et dont le plancher s'est effondré sous lui !

Nous avons autour de nous un bon nombre de très braves et bons marins. Parmi eux se trouve un jeune Breton nommé Laroneur. Il est l'aîné de 17 enfants et, marié, il vient d'apprendre qu'il avait eu un petit garçon nommé Jean. Si vous aviez fait quelques petits objets de layette et si vous pouviez les envoyer à Mme Jean Laroneur chez Mme Cornen bouchère au Conquet, vous feriez grand plaisir à ce brave garçon qui pendant un mois vient de risquer sa vie 50 fois par jour, toujours de belle humeur et qui m'a personnellement rendu quantité de petits services. Je voudrais bien lui faire obtenir la médaille militaire, mais on ne peut décorer tous ces braves gens !

Je crois bien que nous allons quitter d'ici peu la Belgique. Pour aller où ? Je l'ignore. Mais je compte bien que vous m'écrirez de temps en temps en me donnant beaucoup de détails sur toutes choses.

Je pense maintenant que Claude commence à parler de façon presque intéressante ; quand je songe que je vous ai quittés depuis plus de trois mois ! ...

Lettre à sa femme

Hoogstade, le 21 novembre 1914

... Combien je suis heureux que ma dépêche ait pu vous tranquilliser. Je vous assure d'ailleurs que ma joie était bien grande de pouvoir vous l'envoyer, mais ce n'est pas moi qui l'ai mise à Dunkerque pas plus que les précédentes.

Nous sommes au repos simplement dans des villages écartés de la ligne de feu et probablement pour une quinzaine de jours. Nous ne savons pas ensuite ce que l'on fera de nous. L'amiral Ronarc'h voudrait nous faire quitter cette région de Belgique pour nous faire mettre à disposition du Ministre de la Marine sur l'Aisne ou ailleurs. Pour le moment les hommes se reposent et nous sommes très occupés par des questions administratives : personnel, armes, habillement, tout cela étant en fort piteux état ! A Hoogstade, on se procure exactement rien !

Nous sommes tout à fait ignorants de ce qui se passe dans notre voisinage, même là où tonne le canon que nous entendons ; on nous dit cependant que tout le monde se maintient sur ses positions.

J'aurais voulu aller le 19¹³ à la messe ici, je ne l'ai pas pu ; demain je pourrai sans doute communier ; j'ai déjà des actions de grâce à rendre ; ce matin j'ai pu avoir un bout de messe que disait notre aumônier au milieu des marins qui cantonnaient dans l'église, n'interrompant nullement leurs occupations : sommeil, nettoyage, conversations etc. Nous étions 3 ou 4 officiers et autant de marins à suivre la messe.

¹³ Jour de la fête de sa femme

Depuis 3 ou 4 semaines, nous sommes liés à des bataillons de braves Sénégalais¹⁴. La bronchite achève ceux que les balles ont épargnés. Ils sont arrivés 1700, il en reste 400 et on se demande quand on va se décider à les renvoyer dans des climats moins durs¹⁵.

Encore un planton : et celui-là m'apprend que nous partons demain pour Fort Mardjeck près de Dunkerque. Voilà une bonne nouvelle qui va réjouir tout notre monde et à laquelle je m'associe vivement. L'étape de 35 kilomètres se fera avec entrain. Mais comme c'est encore loin du P.B. et de ses chers habitants ! Cette nouvelle m'est encore doublement agréable parce qu'elle me montre que notre présence n'est plus absolument indispensable ici, donc, que tout ne va pas mal sur la ligne de l'Yser. Dès que je le pourrai, je vous télégraphierai moi-même de Dunkerque ; dormez bien tranquillement pendant 15 jours !

Lettre à sa femme

Loo, le 2 décembre 1914

Nous sommes toujours à Loo en train de compter des pantalons et des biscuits. Cette inactivité n'est pas bonne pour nos troupes, dans lesquelles dominent maintenant les recrues, gamins de 20 à 21 ans, en bonne partie Toulonnais et Algériens. Le Ministre de la Marine est paraît-il, décidé à ne plus nous envoyer d'hommes ni d'officiers. On raconte par ailleurs que la Brigade serait dissoute si les Allemands évacuaient notre territoire. Tous ces cancan m'ont l'air de propos en l'air, fruits du désœuvrement. J'ai pour ma part la conviction que ce calme dont nous jouissons en ce moment, est employé par les Allemands à améliorer leurs retranchements et à consolider leur situation sur la rive

¹⁴ Deux bataillons de Tirailleurs sénégalais composent le Régiment de Marche aux ordres du Commandant, puis lieutenant-Colonel Pelletier, mis, à partir du 26 octobre, à la disposition du Contre-amiral Ronarc'h.

¹⁵ Après la bataille, les survivants noirs quittèrent cette région pour les camps du sud-est à Fréjus après avoir été salués par leurs frères d'armes bretons, un pincement au cœur car la souffrance les avait soudés sur les rives de l'Yser

droite de l'Yser. Espérons du moins que les grandes victoires russes qu'on nous signale, hâteront la fin de ce conflit qui semble pouvoir durer indéfiniment sur notre front.

Si nous sommes tranquilles au point de vue militaire nous le sommes aussi au point de vue climat : la température est bien radoucie : vent et pluie, temps de Bretagne et comme à défaut de meubles, nous avons du moins un toit, des vitres (luxé inconnu quand on approche des régions bombardées) et de la paille, nous n'avons à souffrir physiquement de rien et c'est bien ce qui fait que cette situation peut s'éterniser, on se repose trop bien ...

Espérons que si le bon Dieu a voulu que je sorte sans une égratignure d'une fournaise qui au dire des plus expérimentés en la matière, sortait tout à fait de l'ordinaire, c'est que peut être il me réserve encore une vie heureuse auprès de vous ...

A ?

Loo, le 4 décembre 1914

Il est probable que dans cinq ou six jours nous allons quitter Loo pour reprendre du service actif. Que Lizzie sache bien du moins que, pour le moment, le service actif que nous sommes appelés à faire est fort peu dangereux. Le 2ème Régiment que nous devons relever fait trois jours de tranchées, trois jours de réserve, trois jours de repos et dans des conditions telles, qu'il n'a perdu que quatre hommes, très probablement des imprudents, depuis 12 jours.

J'ai bonne confiance que Dieu continuera à me donner sa protection et que le jour viendra, où un évènement heureux permettra, mon régiment licencié, mon retour au foyer ...

**Lettre du Capitaine Feuillet¹⁶ au
Général de cavalerie Gustave de Cornulier¹⁷
Le 8 décembre 1914**

Je ne puis vous aviser qu'aujourd'hui que votre neveu, Monsieur de Cornulier Lucinière, enseigne de vaisseau, mon lieutenant depuis le 25 octobre, a été blessé sur l'Yser, avant-hier dimanche 6 décembre, un peu avant 17h au début d'une attaque par fusillade et engagement d'artillerie. Blessure à l'épaule gauche. Avec son admirable courage Monsieur de Cornulier a patiemment attendu plusieurs heures avant qu'on puisse le secourir¹⁸ et a pensé à remercier et à récompenser tous ceux qui se sont occupés de lui. Il a été évacué hier soir en automobile.

Je déplore et regrette le départ de cet homme qui était pour moi un modèle de vie courageuse, d'absolu et intelligent dévouement militaire et je souhaite ardemment qu'il guérisse promptement.

Je vous écris, d'après les indications antérieures de Monsieur de Cornulier.

¹⁶ Lieutenant de Vaisseau Feuillet, commandant la 5^{ème} compagnie, 2^{ème} bataillon du 1^{er} régiment de la Brigade des fusiliers marins. Il a été tué lui même le 22 décembre.

¹⁷ Oncle d'Alfred de Cornulier

¹⁸ Un éclat d'obus l'atteint au poumon. Il reste là 5 heures, ne voulant pas exposer à la mort ceux qui le transporteraient

Carte à sa femme**Le 8 décembre 1914 (reçue seulement le 19 décembre)**

Chère Lizzie,

Je suis en traitement à l'hôpital de la rue du Nord à Furnes – Belgique. Balle de schrapnell à l'omoplate, gravité et soins analogues accident d'auto¹⁹. Vous embrasse de tout cœur. Alfred

Lettre du général Gustave de Cornulier à**Madame de Cornulier, sa nièce****Le 10 décembre 1914**

A Madame de Cornulier, sa nièce

J'ai vu hier, comme vous le savez, notre si cher et vaillant Alfred. Dès que je l'ai su blessé, j'ai cherché à le joindre et j'ai été plus heureux que je ne puis dire de le voir. J'ai été frappé de sa mine qui est bonne, naturelle, le sourire parfait, le moral idem. Quand je suis arrivé, il avait son crucifix attaché au poignet et regardait les images d'un journal.

Tout le monde l'a apprécié du premier coup à sa valeur et chacun s'occupe avec amitié de lui²⁰. Les officiers français qui sont à sa portée (mission franco belge) sont d'ailleurs charmants. Il y en a un en particulier (l'ami d'un officier de mon état-major) qui s'appelle le Capitaine Fabry, qui lui fera toutes ses petites affaires ou commissions, mais il y a aussi pour le soigner un Docteur réserviste qui est de la grande clinique Hartman de Paris et c'est là une bien bonne chose. Ce

¹⁹ Il fait allusion aux blessures que lui avaient causé un accident d'auto aux environs de Clermont-Ferrand vers 1902

²⁰ A l'hôpital militaire de Furnes, par sa sérénité, il fait l'admiration de tous. L'un des officiers blessés lui doit son retour à Dieu. Son chapelet, autour du poignet, ne le quittait pas.

qui fait grand plaisir à la Faculté et à Alfred qui voit très bien l'avantage qui en résulte, c'est qu'après 48 heures (et il y a là dessus le transport etc.) il n'a que 38° ce qui n'est vraiment rien après une blessure.

Pour le moment, il faut du repos couché, plus tard on radiographiera. Naturellement, on préfère qu'il parle peu pour éviter la fatigue qui en résulterait et hier c'est moi qui lui ai parlé surtout. Il était très bien soigné et a été content que je lui propose de télégraphier à mon frère pour vous faire ainsi parvenir de ses nouvelles.

Il était aussi préoccupé pour René²¹ et me charge de faire dire à Paul²² ...

Soigné comme il l'est là, on ne le fera partir que quand cela sera à propos et d'ici là il faut prendre patience, ce qui est évidemment ennuyeux, mais il se résigne bien à cela. Je sais que ce modeste entre les modestes avait déjà été proposé deux fois pour la Croix. Je ne doute pas que la récompense arrive enfin après cette blessure et sa glorieuse conduite depuis si longtemps²³. Dans ce milieu admirable qu'est celui de nos marins, Alfred a tenu noblement sa place, vous avez ainsi que vos chers enfants, le droit d'être bien fier de lui.

Hier j'ai vu Alfred en deux fois pour ne pas risquer de le fatiguer. Il aura tout ce qui peut lui faire plaisir là où il est. Quand je suis parti, il m'a dit qu'il était content et qu'il allait dormir. Je suis resté un peu et ai vu qu'il m'avait tenu parole, s'endormant presque immédiatement et d'un sommeil tout à fait calme. Alors j'ai pris la route qui m'a permis d'aller vous faire télégraphier. Je suis bien au courant et reste à la disposition du cher malade.

²¹ René de Cornulier, son cousin germain, officier de réserve de Chasseurs

²² Son fils

²³ Le général de Cornulier ignorait à ce moment que la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur avait été attribuée en date du 3 décembre, c'est à dire trois jours avant sa blessure, à Alfred de Cornulier, qui lui même ne le savait pas encore

Carte à sa femme

Le 11 décembre 1914

Tout va bien. Cicatrisation poumon presque terminée, espère pouvoir partir dans 8 jours pour France pour achever guérison et convalescence.

Ici, sommités médicales, dévouements, absence de matériel.

Reçu hier visite roi des Belges qui connaît oncle Gustave. Suis très entouré par officiers de cavalerie qui vous transmettront quotidiennement mes nouvelles, mais crains ne rien recevoir de vous, c'est dur. Enfin l'épreuve approche de sa fin.

Remercions Providence.

Lettre du Capitaine Fabry au général Raoul de Cornulier²⁴

Furnes, le 11 décembre 1914

Mon général,

Le général de Cornulier m'a chargé de vous télégraphier chaque jour des nouvelles de votre neveu blessé et hospitalisé à Furnes : une dépêche étant forcément laconique, je pense qu'il vous sera agréable de recevoir quelques détails qui vous montreront l'excellent état moral du blessé et vous renseigneront sur les soins qu'il reçoit.

Votre neveu est installé dans un hôpital que dirige le Docteur Bazyr, médecin de réserve et actuellement chef de clinique du professeur Hartman, chirurgien des Hôpitaux de Paris, membre de l'Académie de Médecine. C'est un garçon jeune, très adroit opérateur et d'un

²⁴ Général en retraite, frère du général Gustave de Cornulier

dévouement qui lui a valu très vite la Légion d'Honneur : de ce côté il est impossible de mieux tomber. Comme infirmières, nous avons ici les Dames de la Croix-Rouge tout à fait au courant de leur service et qui sont Madame Panas, Mademoiselle d'Haussonville, Mademoiselle Murat etc. C'est encore la perfection. Comme installation, il est dans une belle pièce où l'air est abondant, la température très régulière et où ne se trouvent que cinq malades dont deux aviateurs belges légèrement contusionnés et deux officiers territoriaux en bonne voie de guérison. Il a donc tout le calme nécessaire à son prompt rétablissement.

La blessure causée par un éclat d'obus à la poitrine est assez profonde puisque le poumon a été atteint. Il faut donc : 1. Eviter toute infection de la plaie 2. Un repos complet pour éviter toute agitation qui pourrait provoquer la toux et amener des crachements sanguins. Depuis 36 heures, votre neveu n'a pas du tout toussé et les médecins satisfaits l'ont alimenté légèrement : un œuf et un peu de lait. Il y a donc tout lieu d'espérer une cicatrisation rapide, mais il ne faut pas être trop impatient, les éclats d'obus provoquant presque toujours un peu de suppuration amenée soit par l'entraînement dans la plaie d'un peu d'étoffe du vêtement, soit par les souillures du sol.

Votre neveu se trouve bien à l'hôpital. Il désire beaucoup s'entourer du confort qui lui a tant manqué dans les tranchées, il a réclamé un coiffeur pour se faire raser la barbe et je me ferai un réel plaisir, quand la Faculté le permettra, de lui procurer les quelques douceurs qu'il réclamerait. A Dunkerque on trouve assez facilement tout, mes camarades et moi serons très heureux de l'entourer de notre mieux et de lui témoigner une réelle sympathie qui, malgré tout, ne remplacera que bien imparfaitement l'affection de tous les siens. Chaque jour je téléphone au général les dernières nouvelles comme il me l'a demandé et j'espère pouvoir continuer à vous signaler d'heureux progrès.

R. Fabry, Mission française auprès de l'armée belge

Carte à sa femme

Furnes, le 12 décembre 1914

Amélioration suit son cours, espère pouvoir dans dix jours environ prendre paquebot. Tâcherai me faire évacuer sur Saint-Nazaire et de là Nantes. Toujours sans nouvelles de vous.

Carte à sa femme

Furnes, le 14 décembre 1914

Je viens de recevoir visite de l'oncle Gustave qui pourra vous rassurer sur mon sort. Je demande au bon Dieu qu'il mesure vos angoisses à la gravité de ma blessure. Pour en hâter la cicatrisation, le docteur me condamne à l'immobilité absolue. Aussi ne vous effrayez pas, si demain je vous fais écrire au lieu d'écrire moi-même. Je vous embrasse de tout mon cœur. Alfred

Carte à sa femme

Furnes, le 15 décembre 1914

Madame,

Monsieur de Cornulier me charge de vous écrire, étant, comme il vous l'avait fait entrevoir dans sa précédente, condamné à l'immobilité complète. Le mal suit son cours et aucune complication n'est intervenue fort heureusement et nous espérons que le courageux malade pourra sans trop tarder rejoindre les siens. Aucune nouvelle de vous n'est parvenue ici depuis l'arrivée de Monsieur de Cornulier. Nous les espérons pour bientôt.

Madame Ida Hynderick de Gheldre, Ambulance française, Furnes – Belgique

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul

Le 22 décembre 1914

Mon cher Raoul,

Voici ce qu'on m'a téléphoné ce matin parce que j'avais exprimé le désir qu'Alfred fût évacué quand ce serait possible sur le XIème Corps à Nantes. « enseigne de Vaisseau de C.L. aussi bien que possible, doit être évacué probablement par bateau sur Saint-Nazaire dans 5 à 6 jours. »

C'est ce que je désirais pour éviter les multiples transbordements, retards, arrêts dans les gares, froid en route, au lieu qu'ainsi il sera couché et tu pourras provoquer peut être une ambulance automobile pour l'amener à Saint-Nazaire à la clinique choisie. Il y a donc des chances sérieuses pour qu'il arrive à Saint-Nazaire vers le 1er janvier ou même un petit peu avant. Ce serait je pense le moment, si cela se pouvait, une fois la présente lettre reçue, que tu fasses dire ou dises au Directeur du service de santé de la 11ème région de tâcher de lui réserver dès maintenant une place dans ce que vous considérez comme la meilleure clinique de Nantes.

Quand Alfred est arrivé à l'hôpital, il y avait, présent à Furnes, l'appareil de radiographie de Madame Curie, elle a passé là quelques jours et est allée ailleurs, mais elle est partie avant qu'Alfred, qu'il importait avant tout de ne pas bouger, ait pu être radiographié. A moins de modifications depuis ma récente visite à Furnes, il partira donc sans l'avoir été. Y aura-t-il une opération à faire pour enlever l'éclat ? Il est possible que oui, il est aussi possible que non si cet éclat est peu gênant et bien placé ; mais il faudrait le remettre à un très bon chirurgien non trop friand de la lame, mais d'un diagnostic sérieux, capable d'intervenir dans les meilleures conditions personnelles et matérielles, radiographie etc. Ne pas le mettre à un endroit de fièvres typhoïdes ou autres, ni pourtour d'hôpital etc. et ne lui faire boire que de l'Evian, cela me paraît bien prudent.

Comme il n'arrive pas de ces bateaux là tous les jours et que Furnes t'aura prévenu du départ, tu peux dès maintenant marquer ton désir que

le service de santé lui réserve tel lit, à telle maison, me semble-t-il et prendre contact avec le personnel de la maison choisie. Que je suis content d'en être à parler de cela, du retour ! On te préviendra évidemment du départ de Furnes, mais je ne pense pas que l'on modifie ce trajet pour Saint-Nazaire. Il sera moins fatigant, parce que couché et sans transbordement.

Veux-tu mettre Camille²⁵ au courant de cette lettre, tu me ferais bien plaisir après que tu en auras causé avec la chère Lizzie qui m'a écrit toutes vos bontés. Au revoir, cher ami, et tendresses à chacun de vous.
Gustave

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul

Le 26 décembre 1914

Mon cher Raoul,

J'avais reçu hier avis qu'Alfred avait eu une petite rechute de crachement de sang, peut être parce qu'il s'était un peu enfiévré, vive contrariété de ne pas partir encore, départ de voisins, musique de marmites tirées de 14 kilomètres pendant ½ heure à la nuit, à la lisière de Furnes et enfin le fait que l'éclat est encore non complètement fixé et que ses bords éraillent encore ce qui (si on le laisse sans opérer) va se produire probablement plus d'une fois, la petite cuisine du logement faite. J'y suis aller ce matin, il allait mieux déjà ; avant de le voir, j'avais été faire ma visite aux autorités de la gare ; après avoir vu Alfred et le médecin j'y suis retourné voir les mêmes et rapporter une peau de bique à Alfred pour le protéger comme couverture d'abord et manteau ensuite.

De tout cela il résulte qu'on croit que le Duguay Trouin qui est un bateau parfaitement aménagé pour malades, avec très bon médecin et appareil radiographique, arrivera cette nuit à Dunkerque. Je n'ai pas dit cela à Alfred pour qu'il n'ait pas de déception si cela tarde. Sitôt le bateau arrivé

²⁵ Camille, leur frère

et un petit nettoyage fait, on le conduira à bord où il préfère (et où on préfère le mettre) de beaucoup aller de suite, quitte à attendre là, hors de l'hôpital, le départ de ce bateau dont le chargement peut durer plusieurs jours. S'il n'a pas été radiographié avant, il le sera là, car si on ne l'emballe pas de suite pour le bateau, il sera probablement radiographié à l'hôpital de la Reine, à Furnes. Je suis allé m'inscrire ce matin au palais de LL. MM. parce que le Roi, à la personne duquel j'ai été attaché à Paris, a fait demander de mes nouvelles. J'y ai vu le médecin-chef de l'hôpital belge de la Reine qui est une célébrité d'Anvers. Il m'a dit tenir en haute estime le chirurgien d'Alfred et que lundi on pourrait aller comme on voudrait le radiographier.

Entre mes deux visites de ce jour, Alfred a pu se lever un instant, s'asseoir sur une chaise, se relever et se recoucher sans trop de gêne, un peu d'essoufflement simplement, sans sensation de se trouver mal, ce qui est fréquent à un premier lever.

En tout cas le Docteur Bazy accompagnera Alfred en auto spéciale à Dunkerque et je crois que tout va se faire très vite. Le bateau en question ne va pas à Saint-Nazaire, donc il débarquera à Brest. Il me semble que tu peux causer de cela avec le Directeur du service de santé à Nantes. Il sera forcément hospitalisé à l'arrivée à Brest, mais là il sera à votre portée et toutes ces choses deviendront un peu moins compliquées. Jeanne pourra bien y aller avec Lizzie, je suppose. Enfin voici ce que j'étais pressé de te dire, car j'ai demain matin le bon courrier non très loin d'ici qui te fera parvenir vite cette lettre par Paris. Au revoir ...

Gustave

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul

Le 27 décembre 1914

Mon cher Raoul,

Je reçois ce soir avis à 17 heures que l'on transportera Alfred à bord demain à 10 heures. Je sais d'ailleurs qu'on le fera avec tout le soin possible et que tout sera prêt pour le recevoir.

J'en suis bien heureux, car le changement d'horizon, la suppression de la salle ordinaire de l'hôpital, l'envol des papillons noirs et le premier pas vers la famille y sont de fameux éléments pour la marche des choses, l'abaissement de température, alors que du moindre ennui moral peut résulter si facilement une montée vers la fièvre. Là où il était, les soins chirurgicaux sont parfaits, la nourriture est médiocre et le médecin réclamait même pour cela. Alors cela agaçait Alfred, car bien qu'il faille qu'il se nourrisse peu, il faut que ce qu'il prend lui soit agréable pour le remonter dans de bonnes conditions.

Il arrivera probablement à Brest tout radiographié ; il se remue un peu maintenant puisqu'il s'est tenu un moment debout et assis. Mais il ne faut le forcer en rien et ne pas le fatiguer, parler un peu et voir s'il n'éprouve pas le besoin de se reposer un peu, dormant ou non.

Je crois que si tu en as la bonté, ce serait désirable que tu écrives à Kertanguy²⁶ pour le mettre au courant de tout cela et puis ensuite on peut bien lui glisser qu'après cela il doit bien le nommer inspecteur général (où il aura moins à courir le train par tous les temps) pour honorer sa boîte d'autant qu'il a fait ses preuves et était chaudement appuyé pour cela par son chef Monsieur de Bellabre et autres.

²⁶ Kertanguy était Directeur général de la compagnie d'Assurances générales sur la vie, dont Alfred de Cornulier était Inspecteur

J'espère qu'il n'y aura plus de rechute sérieuse, mais enfin il faut prévoir cette possibilité : ce à quoi il est actuellement un peu prédisposé, c'est de la congestion pulmonaire traumatique ; ce qui est bien naturel, mais peut aussi ne pas se produire. Seule la radiographie fixera sur ce qu'il y a à faire ou ne pas faire.

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul

Dunkerque, le 30 décembre 1914

Suis venu Dunkerque appelé par douloureuse nouvelle. Alfred qui arrive au bateau a succombé à pneumonie violente. L'enterrement dans caveau provisoire aura lieu demain matin 8h à Malo-les-Bains. T'enverrai d'autres détails ce soir après avoir vu les personnes qui ont assisté aux derniers moments. Avait communiqué à Noël et a reçu Extrême Onction. Je pense avec émotion et douleur à Lizzie.

Gustave

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul

Dunkerque, le 30 décembre 1914, même jour

C'est lundi soir à 18h30 qu'est mort Alfred dans les bras de l'aumônier à la clinique de Dunkerque où on avait été forcé de le conduire du bateau en raison d'une congestion violente et soudaine du poumon. Messe d'enterrement demain matin 8h. On m'a remis ses petits objets personnels dont son alliance. Alfred a fait l'admiration de tous par son calme. Il est mort très doucement après un peu d'oppression pendant laquelle il parlait. Après quoi il est tombé en syncope au début de laquelle il a joint les mains. Quelle tristesse chers amis. Gustave

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul
Dunkerque, le 30 décembre 1914, même jour, 21H30

Mon cher Raoul,

Ce matin à midi, j'ai reçu un avis téléphonique d'après lequel Alfred venait de succomber.

J'ai pu me procurer une auto, me suis assuré que pour motifs de service Gonzalve²⁷ ne pouvait venir avec moi et ai obtenu la permission de la nuit pour pouvoir pourvoir à toutes choses. En arrivant ici j'ai eu de la peine à trouver à quelle clinique le cher malade avait été porté et j'ai fini en causant avec beaucoup de monde par reconstituer les choses ainsi qu'il suit :

Alfred avait été conduit au Duguay Trouin dans les conditions prévues. Une fois à bord, la congestion pulmonaire précédemment reconnue et qui avait donné quelques mouvements de fièvre il y a quelques jours, mais avait cédé, s'est ranimée avec une violence imprévue et soudaine, à tel point que le médecin du bord trouvant l'état devenu presque subitement très grave le transporta d'urgence avec de très grands soins à l'Institut du Docteur Villette, avenue Kléber 52 à Malo-les-Bains près Dunkerque. Là où il fut placé dans la chambre n°3, dans le lit à droite quand on entre. Cette chambre contient un 2ème lit occupé par l'enseigne de vaisseau Domenech qui l'accueillit très amicalement. Il est arrivé vers 3h30. Une fois là, Alfred dit son nom, dit de me faire prévenir qu'il était là, dit l'adresse de sa femme, mais en ajoutant de ne pas la prévenir de ce retard que je lui expliquerai. Il se disait oppressé, mais ne se croyait pas menacé.

²⁷ Gonzalve baron Perez, né à Nantes le 5 avril 1879. Il fût général de Cavalerie et commandeur de la Légion d'Honneur, cousin germain d'Alfred de Cornulier par sa mère Marie de Cornulier née en 1851.

L'aumônier vint le voir : c'est Monsieur Bruley des Varannes que j'avais vu à Lisbonne aumônier de la Marine de l'amiral Sallandrouze. Il causa avec Alfred qui, alors, passa dans les mains du Docteur Braz, frère du poète. C'est un chirurgien de réserve qui en temps ordinaire, demeure à Paris, 206 boulevard Raspail. Le docteur pressentant un état d'une gravité exceptionnelle fit une ponction pour dégager le poumon et le prévint qu'il allait lui envoyer faire des ventouses. Cet ensemble donna un répit. La Sœur de la Sagesse qui était là et ne le quitta plus, m'a dit qu'il avait à son cou la grande croix que je lui avais vue au poignet le premier jour à Furnes, ainsi que sa médaille. Celles-ci m'ont été remises avec son alliance et ses lettres. L'ensemble des autres objets : argents et effets font l'objet d'un inventaire pour que le tout ensuite puisse être réclamé.

A partir de ce moment, Alfred parla très peu, disant : « Ma sœur, je ne parle pas parce que je sens de l'oppression ». De temps en temps, quelques crachats : y a-t-il eu abcès au poumon ? C'est possible. La sœur voyant qu'il se fatiguait dit : « Je vais aller chercher Monsieur l'Aumônier et si vous avez quelque chose à lui dire, vous le lui direz mais je crois bien que vous êtes en règle avec le bon Dieu ? » « Oh oui, ma sœur, » lui dit-il avec un sourire angélique, me dit-elle en pleurant. Le lendemain de Noël il m'avait dit qu'il avait communiqué la veille. L'Aumônier vint aussitôt. La sœur s'exprime ainsi : « Au moment où je revins, il me dit : on va faire une autre ponction, voyez-vous ma sœur je suis bien oppressé. » Survint une syncope en présence de l'Aumônier ; au moment où elle commençait, je le vis essayer tout tranquillement de joindre les mains pour prier. Il reçut l'Extrême Onction sans donner indications qu'il se rendit bien compte et passa doucement !

On lui avait fait avant de quitter le bateau une piqûre d'huile camphrée ; on en avait préparé une d'éther pour le trajet mais il n'y eut pas à la faire. Enfin, on lui en fit une de caféine à l'hôpital.

La pauvre sœur toute émue m'a dit : « Quelle idée on avait de l'homme de devoir en tout ce que devait être ce brave Monsieur là. Et si vous l'aviez vu si calme la figure redevenue bonne, je n'ai jamais vu un mort avoir si belle et sereine figure ! »

Au besoin, si on veut des détails de plus, administratifs, il faudrait s'adresser à Monsieur Barthe qui est adjudant de réserve de l'Administration chargé de l'administration de l'Institut Villette. Il demeure en réalité habituellement 205 boulevard Pereire à Paris et travaille à l'étude de notaire de son beau-père Monsieur Cottin, 6 rue Royale à Paris. C'est un homme rempli de tact et de conscience, comme d'ailleurs tous ceux dont je viens de parler plus haut.

Demain je donnerai des indications pour les effets et l'affaire de la sépulture.

Le lieutenant de Vaisseau Vandier, ancien camarade d'Alfred, fils de l'ancien aide-major de mon père est ici. Je l'ai trouvé là. Il sera demain matin avec moi pour la triste cérémonie. Je suis tombé aussi sur le lieutenant Colonel de Kerzerho que toi et Camille avez connu à Nantes, qui était avec moi à l'Ecole de guerre et commande ici un régiment territorial et m'a accompagné un bon moment tantôt dans mes recherches.

Je me suis demandé, avec anxiété d'abord, quand cette nouvelle m'est parvenue ce matin, si le nécessaire vis à vis de la chère Lizzie et d'Alfred avait été fait. Et bien, à l'heure qu'il est, en mon âme et conscience, je crois qu'on ne pouvait prévoir ce qui s'est hélas produit, étant donné la marche de la maladie et les soins dont il était l'objet. Je puis même dire qu'il y a avait autour de lui une sollicitude extrême ; on eût dit que ces gens là le connaissaient et l'aimaient.

En somme il est mort à 18h30. Je l'ai su mercredi à midi et suis accouru, le cœur bien gros. J'ai eu un chagrin profond. Tu le devines et je te prie de donner tout cela à lire à Lizzie et à ses enfants. Celle-ci m'écrivait il y a 2 jours combien Berthe et toi avez été bons pour elle. Tâchez de lui adoucir un peu cette affreuse nouvelle alors que nous étions tous pleins d'espoir.

Au revoir cher ami, je t'écrirai encore demain. Je vous envoie la triste

expression de ma vive et profonde affection.

Gustave

Je n'ai pu prévenir Camille et vais jeter ceci à 11 heures soir.

Lettre du général de Cornulier à son frère Raoul

Dunkerque, le 31 décembre 1914, 15H10

Douloureuse cérémonie a eu lieu avec présence nombreux officiers de marine et délégation. Comte de Guigné et Paul sont arrivés peu après. Je viens de leur remettre les souvenirs personnels. Toutes mesures administration sont prises. Le corps pourra sans doute prochainement être envoyé famille par soins marine moyennant formalités indiquées à Monsieur de Guigné.

Gustave

Lettre de l'Aumônier du Bataillon des Fusiliers Marins

Le 24 février 1915

Madame,

Je viens bien tard à mon tour vous parler de celui qui n'est plus. Je n'ai pourtant pas été le dernier à penser à vous et à tous les vôtres. D'autres au régiment peuvent avoir regretté aussi vivement votre cher défunt, personne plus. Je l'appréciais infiniment. J'avais eu l'occasion de connaître son âme ardente si profondément chrétienne, son esprit si fin et si cultivé, son cœur délicat et généreux ; c'était un homme exquis. Et avec une telle conscience, une idée si haute de son devoir ! Je ne parle pas de sa modestie, de sa courtoisie, de sa gentillesse toute française ; vraiment il avait toutes les qualités. Monsieur de Cornulier était une perfection ! Je vous plaindrais sans mesure, Madame et vous estimerais sans consolation, si nous n'avions pas la foi. Mais nous savons que la mort ne finit rien, que tout le reste n'est que préparation, qu'elle seule est le commencement.

Je me suis dit souvent depuis le début de la campagne que Dieu prendrait votre mari ; il était prêt et mur pour le Ciel. Lui-même en avait le pressentiment ; il m'en avait fait part souvent : « Mon sacrifice est fait, me disait-il, j'attends en paix l'appel de Dieu. La France a besoin qu'on meure pour elle, elle renaîtra dans le sang des victimes ; si Dieu veut que je sois du nombre, je bénis sa volonté. »

Et c'était un chrétien, Madame : il ne manquait pas une occasion d'assister à la Messe et d'y faire la Sainte Communion. Je l'ai souvent rencontré le soir, méditant et priant, son chapelet à la main²⁸. On a dû vous raconter qu'il ne voulut pas étant blessé, être évacué de jour de sa

²⁸ Au front, on le voit veiller à tout, arpenter les tranchées, son chapelet à la main, si bien que ses hommes l'appellent « le lieutenant au chapelet » ou bien encore « le grand-père » tant il est bon.

tranchée pour ne pas exposer les hommes qui l'auraient transporté à découvert en risquant leur vie. Pour cela, il consentit et voulut rester jusqu'au soir dehors et grelottant avec un pansement sommaire. Je le vis dans la nuit au poste de secours où on l'avait amené. Il était bien affaibli quoique déjà réchauffé par l'ouate qui l'enveloppait. Il fut bien content de me voir. Il se confessa et pria un peu avec moi, puis nous avons causé. Je lui dis : « Vous souffrez, mais vous savez que c'est encore une façon de combattre et de vaincre. » Il me répondit : « Non, je ne souffre pas ; je voudrais souffrir, mais je n'ai même pas ce mérite là. » Dieu lui a fait cette grâce depuis, d'après ce qu'on m'a raconté.

Quand je le quittai au petit jour peu de temps avant que la voiture d'ambulance l'emportât, il était remonté et vraiment bien. J'avais le meilleur espoir. Mais Dieu le voulait pour lui ! Inclignons-nous devant sa volonté, Madame. Mais vous n'aurez pas été seule à le pleurer. Quand nous triompherons, c'est aux sacrifices du genre de ceux-là que nous le devons. Je n'oublie pas votre cher défunt, Madame, ni vous et les vôtres.

Avec cette assurance, je vous prie Madame, de vouloir agréer mes respectueux hommages et l'expression de ma sympathie la plus sincère et la plus vive.

J. Rouchard, Aumônier du 1er Régiment de Fusiliers Marins

P.S. Je voudrais bien connaître l'adresse de votre fils aîné. J'aurais à lui écrire.

Extrait d'un article nécrologique écrit par son oncle le général Raoul de Cornulier

... Plusieurs marins venus de Malo-les-Bains pour lui rendre les derniers devoirs ne tarissaient pas d'éloges sur celui qui, hier encore, était un de leurs chefs les plus aimés. L'un d'eux rappelait à des assistants le souvenir émus d'une patrouille qu'ils avaient faite sous ses ordres.

Laissant ses hommes au bout d'une tranchée pour ne pas les exposer au feu violent qui balayait un endroit découvert qu'il fallait traverser, leur officier s'était avancé tout seul, jusqu'au point assigné, avec un calme imperturbable, sans s'occuper des balles et de la mitraille, qui pleuvaient autour de lui.

Il était rentré sain et sauf dans nos lignes, rapportant les renseignements dont on avait besoin, heureux et fier d'avoir pu, en cette occasion, ménager la vie des matelots qu'on lui avait confiés.



Fusiliers marins
Dixmude



Dixmude après l'inondation



Amiral Ronarc'h



Revue à Dixmude



Moment de détente

Descendance de Alain et Claude de Couësbourg

-- **Alain du Bouays de Couësbourg (1913-1986)**

épouse **Claude de Cornulier (1913)**

-- **Geneviève de Couësbourg (1939)**

-- Gwenaëlle de Kermoisan (1974)

-- Brigitte de Kermoisan (1974)

-- Philippe de Kermoisan (1976)

épouse **Caroline Clément (1977)**

-- Marie de Kermoisan (2003)

-- Jeanne de Kermoisan (2004)

-- Hubert de Kermoisan (1978)

-- **Marie-Paule de Couësbourg (1942)**

-- **Françoise de Couësbourg (1944)**

épouse **Denis Lorieux (1940)**

-- Jean Lorieux (1968)

épouse **Céline Guépin (1969)**

-- Pierric Lorieux (1995)

-- Yvan Lorieux (1997)

-- Marin Lorieux (2000)

-- Constance Lorieux (2002)

-- Charles Lorieux (1970)

-- Hélène Lorieux (1971)

épouse **Franck Guépin (1971)**

-- Loïc Guépin (1981)

-- Odile Guépin (1986)

-- Henri Lorieux (1981)

-- Louis Lorieux (1986)

-- **Chantal de Couësbourg (1946)**

-- Karine de Couësbourg

épouse **Charles-Henri Mathot**

-- Benoît Mathot (1998)

-- Marie Mathot (2001)

-- Astrid Mathot (2002)

-- Paul Mathot (2005)

-- **Xavier de Couësbourg (1948)**

épouse Béatrice Didier Balestier (1949)

-- Gabrielle de Couësbourg (1988)

-- **Jean de Couësbourg (1950)**

épouse Marie-Geneviève de Kérizouet (?)

-- Agathe de Couësbourg (1983)

-- Béatrice de Couësbourg (1984)

-- Rozenn de Couësbourg (1987)

-- Camille de Couësbourg (1992)

-- Gaëtan de Couësbourg (1993)

-- **Anne de Couësbourg (1952)**

épouse Emmanuel de La Foye (1950)

-- Stanislas de la Foye (1975)

épouse Sophie Dehaye (1975)

-- Marie de la Foye (1978)

épouse Eric Duplessis (?)

-- Louis Duplessis (2004)

-- Augustin Duplessis (2005)

-- Christophe de la Foye (1980)

épouse Estelle de Quénétaïn

-- Blandine de la Foye (2005)

-- Louis-Emmanuel de la Foye (1984), séminariste

-- Agnès de la Foye (1984)

-- Odile de la Foye (1990)

Chronologie du XXème siècle

Cette chronologie présente de manière hétéroclite quelques événements politiques, de société, scientifiques ainsi que quelques découvertes marquantes du XXème siècle.

Date	Evènements & inventions
1900	Jeux Olympiques de Paris Ouverture du barreau aux femmes Inauguration du métro de Paris
1902	La journée de travail est ramenée à 10h30 Mort de Emile Zola
1903	Intronisation de Pie X Le parlement refuse d'accorder le droit de vote aux femmes Premier vol motorisé et dirigé réalisé par les Frères Wright Expulsion des Chartreux
1904	Rupture des relations diplomatiques entre la France et le Vatican
1905	Loi de séparation de l'Église et de l'État
1906	Réintégré, le capitaine Dreyfus reçoit la légion d'honneur Marie Curie devient la première femme professeur à la Sorbonne
1907	Signature de la Triple Entente entre la Grande-Bretagne, la Russie & la France
1908	Le général Lyautey est nommé haut-commissaire du gouvernement du Maroc
1909	Première traversée de la Manche, effectuée par Louis Blériot
1910	Invention du poste à galène
1911	L'Allemagne reconnaît le protectorat français sur le Maroc en contrepartie du bassin de la Sangha (Congo)
1912	Traité de Fès instaurant un protectorat français sur le

	Maroc
1913	Raymond Poincaré est élu président de la république Première traversée de la Méditerranée en avion par Roland Garros
1914	Assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo Début de la grande guerre Intronisation de Benoît XV
1916	Publication de la Théorie de la Relativité générale par Einstein
1918	Capitulation de l'Allemagne - Fin de la grande guerre
1920	Canonisation de Jeanne d'Arc
1921	Découverte du vaccin antituberculeux
1922	Intronisation de Pie XI
1923	Janvier : Poincaré fait occuper la Ruhr
1925	Invention du scotch Traité de Genève sur l'interdiction de l'emploi des gaz toxiques et des moyens bactériologiques
1927	Première traversée de l'Atlantique en avion par C. Lindbergh Création de la Compagnie Générale Aéropostale
1929	Crack boursier à New York
1930	Lancement sur le marché du premier frigidaire par Electrolux
1931	Crise économique en France faisant suite au crash de 1929
1936	Le Front populaire
1939	Début de la seconde guerre Intronisation de Pie XII Présentation au public de la télévision, inventée en 1929, à la foire mondiale
1940	La France est occupée
1944	Découverte du premier antibiotique actif contre la

	tuberculose
1945	Fin de la guerre Bombes atomiques sur Hiroshima & Nagasaki
1946	Première réunion des Nations Unies à Londres Soulèvement du Viet Minh contre la présence française en Indochine
1947	Invention du transistor
1949	Création de la République Démocratique Allemande (RDA)
1951	Mort du maréchal Pétain à l'île d'Yeu
1953	Invention du stylo Bic. Autorisé dans les écoles en 1963.
1953	Découverte de la structure en double hélice de l'ADN
1954	Défaite française à Dien Biên Phû Signature des accords de Genève mettant fin à la guerre d'Indochine Début de l'insurrection algérienne dans le massif des Aurès
1957	Lancement du 1er Spoutnik par l'URSS
1958	Intronisation de Jean XXIII
1959	Première greffe de rein
1962	Accords d'Evian mettant fin à la guerre d'Algérie Concile de Vatican 2
1963	Rejet de la Grande-Bretagne dans la CEE Traité franco-allemand Intronisation de Paul VI
1968	L'explosion de mai 68 De Gaulle remporte les élections législatives
1969	Démission du Général de Gaulle. Election de Georges Pompidou On a marché sur la lune ! Premier vol du Concorde

1971	Premières images de Mars (Mariner 9)
1972	Elargissement de la CEE
1974	Elections de Valérie Giscard d'Estaing L'âge de la majorité est abaissé à 18 ans Adoption de la loi Veil sur l'avortement par l'assemblée nationale
1978	Intronisation de Jean-Paul Ier Intronisation de Jean-Paul II Naissance de Louise Brown, premier "Bébé éprouvette" en Angleterre
1979	Premier lancement de la fusée Ariane
1981	La gauche au pouvoir Abolition de la peine de mort Adoption de la loi sur les nationalisations
1985	M. Gorbatchev remplace Tchernenko à la tête de l'URSS
1987	Début de l'Intifada en Palestine
1989	Chute du mur de Berlin
1990	Lancement du télescope spatial Hubble
1991	Lancement de l'opération "Tempête du désert" ; les alliés bombardent l'Irak et protègent Israël des scud irakiens Démission de M. Gorbatchev, B. Eltsine le remplace à la tête de l'URSS
1992	Traité de Maastricht
1994	Inauguration du tunnel sous la Manche
1995	Elections de Jacques Chirac
1996	Mort de François Mitterrand
1997	Journées mondiales de la jeunesse à Paris
1999	Promulgation du PACS
2000	Jubilé de l'an 2000. Demande de pardon déposée par Jean-Paul II au mur des lamentations pour les fautes commises par l'Eglise

Table des matières

Avant-propos – Stanislas de la Foye	3
Quelques souvenirs du siècle dernier - Claude de Couësbourg	4
Notes sur Alfred de Cornulier - Tante Hélène	30
Correspondances de guerre - Alfred de Cornulier	36
Descendance de Alain et Claude de Couësbourg	80
Chronologie du XXème siècle	83

Achévé d'imprimer

Imprimé en France par Dupli-Print

L'imprimeur numérique parisien

2, rue Descartes

Z.I. Sezac - 95330 Domont

Tél : 01 39 35 54 54

Fax : 01 34 39 09 95

www.dupli-print.fr